



ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ BOTANIQUE

DE LYON

TREIZIÈME ANNÉE. — 1885

NOTES ET MÉMOIRES



SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

GEORG, Libraire, rue de la République, 65.

—
1886

RECHERCHES

SUR

LES ANCIENS HERBARIA

PAR

Le Dr SAINT-LAGER

L'impression de l'*Histoire des herbiers* venait d'être terminée lorsque nous avons reçu de M. Jules Camus une notice concernant deux manuscrits du XV^e siècle déposés dans la Biblioteca Estense de Modène. L'un est le texte primitif du *Grant Herbiere en francoys*, l'autre est le traité de *Simplici medicina (Circa instans)* composé vers le milieu du XII^e siècle par Platearius, l'un des plus célèbres médecins de l'École de Salerne (1).

Nous avons d'abord projeté de faire un compte rendu de l'ouvrage de M. J. Camus, mais peu à peu nous avons été conduit à étudier d'une manière approfondie la question des anciens *Herbaria* que nous avons seulement effleurée dans notre précédent travail (p. 2 à 6). Nous venons actuellement exposer le résultat de nos recherches qui, réunies à celles du savant professeur de Modène, nous semblent former un chapitre intéressant et peu connu de l'Histoire de la Botanique.

Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est nécessaire de rappeler que le titre d'*Herbarium* était autrefois donné, non

(1) *L'opera salernitana « Circa instans » ed il testo primitivo del « Grant herbiere en francoys »*. Modena, 1886, in-4°, 155, p. tirage à part d'un article inséré dans les *Memorie della R. Accademia di scienze, lettere ed arti di Modena*, IV de la série II.

comme aujourd'hui à une collection de plantes sèches, mais bien à un traité de Botanique médicinale accompagné de dessins le plus souvent coloriés.

La *Matière médicale* de Dioscoride illustrée de pareils dessins était elle-même appelée *Herbarium*. Tel était aussi le titre donné au traité des plantes, composé au IV^e siècle de notre ère par Apuleius Platonius. On sait que cet ouvrage est resté, jusqu'aux écrits de Platearius, le *Compendium* classique à l'usage de toutes les personnes s'occupant, par nécessité professionnelle ou par goût, de l'étude des plantes. Nous en donnerons une nouvelle preuve à la fin de cet article à propos d'un manuscrit du XI^e siècle qui se trouve dans les archives du chapitre d'Ivrée.

Dans notre *Histoire des herbiers*, nous avons expliqué comment la tradition scientifique, presque délaissée en Europe après la chute de l'empire romain, passa chez les Arabes et fut ensuite rapportée en Italie par le Carthaginois Constantin, qui après avoir étudié pendant quarante années dans les écoles de l'Orient, vint s'établir dans le monastère de Saint-Benoît au mont Cassin. L'École fondée à Salerne par ses disciples acquit, sous la direction de Platearius, un grand renom dans toute l'Europe. Pour donner une idée de l'autorité dont jouissait Platearius, il nous suffira de rappeler que, depuis le XIII^e jusqu'au XV^e siècle, la plupart des auteurs d'ouvrages relatifs à la Médecine et à la Matière médicale n'omettent jamais de rapporter l'opinion du célèbre professeur de Salerne à la suite de celle de Dioscoride, de Galien et des médecins arabes; du reste, nous fournirons plus loin la preuve de ce que nous venons d'affirmer à l'aide de citations tirées des écrits d'Ægidius, de Vincent de Beauvais, de Pierre de Crescenzi et de quelques autres auteurs du XIII^e et du XIV^e siècle.

Trois ouvrages de Platearius sont parvenus jusqu'à nous; ce sont: les *Glossae super Antidotarium Nicolai*, la *brevis Practica* et le *Liber de simplici medicina* qu'on appelle quelquefois *Circa instans* parce que ces deux mots se trouvent dans la première phrase du prologue de l'ouvrage (1). Ces deux derniers écrits

(1) « *Circa instans negocium in simplicibus medicinis nostrum versatur propositum.* »

furent imprimés avec la *Practica* de Serapion, à Ferrare en 1488, à Venise en 1497, 1499, 1530, à Lyon en 1525, puis avec l'*Antidotarium* de Nicolaus Praepositus (1) à Lyon en 1512, 1536, et à Paris en 1582. L'*Antidotarium* avec commentaires de Platearius a été aussi joint aux œuvres de Mesue imprimées à Venise en 1562.

La *Practica brevis* est un traité de médecine dans lequel sont exposés, en 76 chapitres, les symptômes, les causes et le traitement des maladies.

Le *Liber de simplici medicina (Circa instans)* est un traité de Matière médicale où sont décrits successivement, suivant l'ordre alphabétique des noms, 273 Simples d'origine minérale, animale et végétale. Dans un prologue, l'auteur annonce que, pour chaque Simple, il indiquera le lieu de provenance, la diversité des sortes et les caractères auxquels on reconnaît les meilleures de celles-ci, les moyens propres à déceler les sophistications et à empêcher l'altération spontanée, le mode de préparation et d'emploi. En ce qui concerne les Simples d'origine végétale, il dira pour chaque plante quelle est la partie dont il convient de se servir, racine, bois, écorce, feuille, fleur (Tilleul), graines, fruit (Noix muscade). Enfin il fera connaître brièvement les principales applications thérapeutiques de tous les médicaments naturels. Telles sont les diverses questions traitées dans le livre des Simples.

Immédiatement avant le prologue, les éditeurs ont mis un avertissement en ces termes : « *Incipit liber de simplici medicina secundum Platearium, dictus Circa instans* ». A la fin de

(1) Il ne faut pas confondre Nicolaus dit Praepositus, médecin de Salerno et prédécesseur de Platearius, avec Nicolaus Myrepsus d'Alexandrie, lequel a écrit en grec, vers la fin du XII^e siècle, un traité de *Compositione medicamentorum* dont Leonhard Fuchs a donné une traduction en latin ; celle-ci a été insérée par Henri Estienne dans le tome III de la collection des *Medicæ artis principes*.

Nicolaus Praepositus vivait au commencement du XII^e siècle et son élève Platearius au milieu de ce même siècle.

Dans notre *Histoire des herbiers* nous avons omis de mentionner un autre ouvrage du VII^e siècle, assez intéressant au point de vue de la connaissance des noms vulgaires de plantes : il s'agit de la *Physica* de Sainte Hildegarde, abbesse de Saint-Rupert près Bingen. Les livres II et III de cette sorte de traité d'histoire naturelle peuvent être considérés comme un *Herbarium* contenant l'indication des propriétés des végétaux. Voy. Sprengel, *Hist. rei herb.* I. 226-228 ; — Reuss *de libris physicis S. Hildegardis*, 1835 Wirceb. ; — Meyer *Geschichte der Botanik* III, 517-536.

l'ouvrage ils ont ajouté la formule suivante : « *explicit liber de simplicibus medicinis excellentissimi viri Joannis Platearii.* »

Les historiens ne sont pas d'accord relativement au prénom de l'auteur du livre de *Simplici medicina*, commençant par les deux mots « *Circa instans* ». Segulier (*Bibl. botan.* p. 292) et Haller (*Bibl. botan.* I, p. 221) répètent l'indication que nous venons de reproduire d'après l'édition imprimée à Venise en 1497. Haller ajoute que le célèbre médecin de Salerne, Jean Platearius de Saint-Paul, auteur du *Circa instans*, vivait au commencement du XIII^e siècle, avant Pierre de Crescenzi, qui en a parlé dans son *Traité d'agriculture*.

Haller répète, après les éditeurs des œuvres de Mesue, que les commentaires sur l'*Antidotarium* de Nicolaus Praepositus joints à celles-ci (Venise, 1502) ne sont pas l'œuvre de Jean Platearius, mais plutôt celle d'un compilateur allemand, lequel cite souvent Platearius (1).

Ackermann (*Regimen sanit. Salernit.* 1790, p. 59 Stendaliae) attribue les commentaires sur l'*Antidotarium* de Nicolai à Jean Platearius : « *Antiquissimus ex iis qui his temporibus vivere, Nicolaus est, cujus Antidotarium Joannes Platearius annotationibus auxit.* »

Fabricius (*Bibl. latina* V, 303, *Bibl. graeca* XIII, 299) dit que l'auteur du *Liber de Simplici medicina*, de la *Practica brevis*, et du *Commentarium in Antidotarium Nicolai* est Jean Platearius de Salerne. Cet historien-bibliographe a oublié que dans le même volume de la *Bibliotheca latina* (V, 52), il avait attribué les susdits ouvrages, d'après Ægidius de Corbeil dont il cite les paroles, à Matthaëus Platearius.

Tiraboschi (*Storia della letteratura italiana* (III, 409) se garde bien d'une pareille contradiction et se fie entièrement au témoignage d'Ægidius.

En vertu de la même attestation, Sprengel (*Hist. rei herbariae* I, 276 et 297) n'hésite pas à regarder Matthaëus Platearius

(1) Dans l'édition de 1623 que nous avons actuellement sous les yeux, nous lisons la remarque suivante mise à la fin de l'*Antidotarium* « *glossas autem istas non esse Platearii, sed cujusdam Germani supra haec expositione super Esdrae confectionem aperte adiscere licet, et ex eo etiam quia persaepe Platearius ipse allegatur* ».

comme l'auteur du *Circa instans*, mais n'ayant pas sous les yeux le poème d'Ægidius, il ajoute « qu'il ne faut pas confondre Mattheus Platearius (senior) avec Matth. Platearius Pisan (junior) lequel a écrit au XV^e siècle des commentaires sur l'Antidotarium de Nicolai qu'on a joints aux œuvres de Mesue. L'auteur de ces commentaires cite en plusieurs passages Matthaëus Silvaticus et Simon de Gènes qui vivaient au commencement du XIV^e siècle, c'est-à-dire postérieurement à l'époque où Matthaëus Platearius écrivit le *Circa instans* ». Nous démontrerons plus loin que Sprengel a confondu l'auteur des Commentaires avec l'auteur des Notes additionnelles.

Comme si la question n'avait pas été assez embrouillée par les historiens, de Renzi (*Collectio Salernitana*, I, 180) croit qu'il y a eu au moins six médecins du nom de Platearius. Sprengel, ainsi que nous l'avons dit, n'en comptait que deux, et Haller trois (*Bibl. botan.*, II, 658). Voici le dénombrement de cette hexandrie hypothétique : Jean Platearius I du XI^e siècle, Jean Platearius II du XII^e siècle, Jean Platearius III Pisan et Jean Chrysostome Platearius IV, tous deux du XV^e siècle, — puis Mathieu Platearius I et Mathieu Platearius II du XII^e siècle.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

Pourtant le choix n'est pas aussi difficile qu'il semble au premier abord, car au pis-aller, c'est-à-dire en admettant que le *Liber de simplici medicina* (*Circa instans*), la *Practica brevis* et les *Glossae super Antidotarium Nicolai* ont été composés par trois auteurs distincts, restent trois Platearius dont nous n'avons pas à nous occuper, puisque leurs écrits, s'ils ont existé, ne nous sont pas parvenus.

Le premier historien ayant parlé des susdits ouvrages est Gilles de Corbeil (en latin Ægidius Corbolensis) qui a été médecin du roi de France Philippe-Auguste (1180-1223). Le témoignage de cet auteur a, dans la question actuelle, une importance d'autant plus grande que, comme il le dit lui-même, il est allé à Salerne afin d'y suivre les leçons des célèbres professeurs de l'École de médecine de cette ville. Dans son poème *de laudibus et virtutibus compositorum medicaminum* (1), Ægidius,

(1) La meilleure édition est celle qui a été publiée à Leipzig en 1826, par Louis Choulant, professeur de médecine à Dresde.

Elle contient, outre le poème cité ci-dessus, deux autres traités en vers

avant de décrire les médicaments, chante la louange des professeurs Musandinus et Maurus dont il a recueilli l'enseignement :

O utinam Musandinus nunc viveret auctor !
 Ille meos versus digno celebraret honore,
 Et quod in irriguis illius creverat hortis,
 Ipse meum sentiret olus.

Vers 100-104

Suppleat et Petri Maurus mihi damna reformet,
 Pastor ovem, membrumque caput, famulumque patronus,
 Doctor discipulum, noscat sua mater alumnum.

Vers 107-109

Mente bona mea Castalius decreta Johannes
 Suscipiat, quem, dum pueriles volveret annos
 Myrtum humilem Musandino sub praeside vidi.

Vers 126-128

Mais c'est surtout à Matthaeus Platearius qu'il adresse l'hommage de sa reconnaissance : Oh ! que ne puis-je, par un bienfait divin, voir encore parmi les vivants Platearius, le savant maître de la science médicale ! Combien il serait heureux de retrouver dans mes vers sa doctrine assujettie au rythme poétique :

Vellem, quod medicae doctor Platearius artis
 Munere divino vitales carperet auras,
 Gauderet metricis pedibus sua scripta ligari,
 Et numeris parere meis.

Vers 110-113.

Dans la préface, il se plaît à informer le lecteur que le fonds de son ouvrage appartient entièrement à Matthaeus Platearius :

« *Virtutes omnium medicaminum seriem exponamus, substramentum et materiam nostrae expositionis sumentes Glossas super Antidotarium a magistro Matthaeo Plateario editas.* »

Entre l'assertion des éditeurs qui, en 1497, ont fait imprimer les œuvres de Platearius avec celles de Mesue et de Serapion et le témoignage si précis de l'élève du célèbre professeur de Salerne, le choix ne peut rester douteux, à moins de méconnaître les règles élémentaires de la critique historique. Il est donc

latins hexamètres, ayant pour titre l'un « *de urinis* », l'autre « *de pulsibus* », tous deux du même auteur. Une autre édition moins bonne, avait été donnée par Leyser dans son *Historia poetarum medii aevi* (Halae-Magd. 1721.)

prouvé que Matthaeus Platearius, qui enseignait la médecine à Salerne pendant la seconde moitié du XII^e siècle, est l'auteur des Commentaires sur l'*Antidotarium* de Nicolaus Praepositus, son prédécesseur.

Nous allons maintenant démontrer que le *Liber de Simplici medicina* a été composé par le même Platearius qui a écrit les *Glossae super Antidotarium*.

Vincent de Beauvais, né en 1190, c'est-à-dire au temps même où Gilles de Corbeil composait son poème sur les vertus des médicaments, a écrit vers l'année 1240, par l'ordre de saint Louis, une sorte d'encyclopédie des connaissances humaines, sous le titre de *Speculum majus quadruplex* (1).

Laisant de côté les parties 2 à 4 qui traitent de la Morale, de la Théologie et de l'Histoire, nous ne nous occuperons que de la première partie intitulée « *Speculum naturale* » et comprenant l'étude des minéraux (livres VII et VIII), celle des plantes (livres IX à XIV) et enfin celle des animaux (livres XVI à XX).

En ce qui concerne l'Histoire naturelle, Vincent de Beauvais, qui était surtout théologien et moraliste, cite textuellement les passages des auteurs faisant autorité en cette matière, de sorte que son *Speculum naturale* est presque entièrement composé de paragraphes copiés dans les écrits des naturalistes grecs, romains, arabes et italiens (Aristote, Dioscoride, Pline, Palladius, Macer ; — Avicenne, Razis, Papias, Isaac) et surtout dans les ouvrages d'Isidore, d'Ambroise, de Constantin et de Platearius. Il est juste d'ajouter que notre Dominicain, ne voulant pas se parer des plumes d'autrui, omet rarement de citer en tête de chaque paragraphe le nom de l'auteur auquel il fait un emprunt. Dans un tableau placé plus loin, nous avons signalé 220 emprunts faits par Vincent de Beauvais au *Liber de simplici medicina* de Platearius. Nous avons, en outre, remarqué plusieurs citations tirées de l'*Herbarium* d'un auteur inconnu (2).

Après Vincent de Beauvais nous devons citer un autre com-

(1) Le *Speculum majus quadruplex* a été imprimé pour la première fois à Strasbourg en 1473-76 en dix volumes in-folio. Plusieurs réimpressions ont été faites successivement à Nuremberg en 1483, à Venise en 1494, et à Douai en 1624. C'est à cette dernière, plus facile à consulter, que nous avons emprunté les citations faites dans le présent travail.

(2) La mention de cet *Herbarium* se trouve dans les chapitres suivants : *Anchusa*, *Baccharis*, *Capillus Veneris*, *Chamaeleon*, *Cerefolium*, *Conyza*, *Lacterides*, *Mandragora*, *Millefolium*, *Opobalsamum*, *Origanum*, *Phlomos*, *Salvia*, *Senecio*, *Strychnos*, *Tribulus*, *Verbascum*.

pilateur qui a fait de nombreux emprunts aux écrits de Platearius. Nous voulons parler de Thomas le Brabantin, connu sous le nom de Thomas de Cantimpré. Né en 1201 à Lewis près de Bruxelles, il devint chanoine de l'ordre de Saint-Augustin à l'Abbaye de Cantimpré près Cambrai (1). Après quinze ans de séjour dans cette Abbaye, il entra en 1232 dans l'ordre des Frères prêcheurs de Saint-Dominique et fut envoyé à Cologne pour y suivre les leçons d'Albert le Grand, puis à Paris où il acheva ses études. Il fut nommé professeur à Louvain en 1246 et mourut vers 1270.

Il a écrit vers 1255 un traité *de natura rerum* à la composition duquel il travailla pendant quinze années et qui, comme il le dit lui-même dans la préface de son livre *de Apibus* (Douai, 1627), est une compilation de plusieurs auteurs (2). Ceux qu'il cite le plus souvent sont Aristote, Columelle, Pline, Galien, Palladius, Isidore et Platearius. Il ne paraît pas connaître, si ce n'est par tradition, les écrits des médecins arabes et, chose surprenante, il ne cite pas ceux de son maître Albert le Grand. Cette omission a porté quelques historiens mal informés et qui n'avaient pas pris la peine de lire le livre *de Apibus* à croire que le traité *de natura rerum* est d'Albert le Grand. Nous pensons qu'elle peut s'expliquer par cette considération que les copies des manuscrits du célèbre Dominicain étaient peu répandues à cette époque. Les seules parties intéressantes pour nous du traité de la *nature des choses* sont les livres VII à IX *de animalibus*, et les livres X à XII *de arboribus et herbis*. Il est très regrettable, au point de vue de l'histoire des sciences au XIII^e siècle, qu'ils n'aient jamais été imprimés.

Pierre de Crescenzi, né à Bologne vers l'année 1235, peut être considéré à bon droit comme le restaurateur de la science agronomique. Sur l'invitation de Charles II, roi de Sicile, il écrivit, vers l'année 1300, sous le titre de *Opus ruralium commodorum*, un traité d'agriculture qui obtint un très grand succès lorsque les imprimeries d'Augsburg (1471), de Mayence (1493) et de Bâle (1538 et 1548) l'eurent répandu dans toute l'Europe. Il fut traduit en allemand, en polonais, en français et en italien. La

(1) Cette Abbaye a été détruite en 1580.

(2) « Revolvi hunc librum *de natura rerum* quem ipso multo labore per annos quindecim de diversis autoribus utilissimè compilavi. »

meilleure traduction est celle qui fut faite en italien par Francesco Sansovino (Venise 1561 et 1564, Bologne 1784 avec notes et introduction par Bastiano de Rossi, Florence 1605) (1).

Pierre de Crescenzi cite fréquemment les agronomes romains, et, en outre, Dioscoride, Pline, Rufus, Isidore, Avicenne, Isaac, Nicolas, Constantin, Albert le Grand.

Ainsi que l'a déjà remarqué avant nous Ernst Meyer (*Geschichte der Botanik*, IV, 153), il ne cite que trois fois Matthaeus Platearius, quoiqu'il lui ait fait de nombreux emprunts, comme on le verra dans le tableau ci-après où nous avons noté 107 paragraphes textuellement extraits du *Liber de simplicibus medicinis*.

Barthélemi de Glanville, surnommé l'Anglais, écrivit vers 1360 un livre intitulé *Tractatus de proprietatibus rerum* en XIX livres, qui fut ensuite imprimé (*sine loco*) en 1482 sous forme d'un volume in-4° de 268 feuillets dont le texte en caractères gothiques est disposé sur deux colonnes (2). Le livre XVI traite des pierres et des métaux, le livre XVII des arbres et des plantes, le livre XVIII des animaux.

L'ouvrage commence par ces mots : « *incipit prohaemium de proprietatibus rerum fratris Bartholomaei anglici fratrum minorum* », et se termine par la formule ordinaire : « *explicit tractatus de proprietatibus rerum editus a fratre Bartholomaeo anglico ordinis fratrum minorum, impressum anno domini 1482.* »

A l'avant-dernière page est une énumération des anciens auteurs grecs et latins ainsi que des écrivains italiens et français du XIII^e siècle auxquels Barthélemi de Glanville a fait des emprunts. Parmi ces derniers, les plus souvent cités sont Constantin, Platearius (59 fois) et Ægidius de Corbeil.

Il est temps de nous occuper actuellement d'une collection d'ouvrages qui, bien que différant les uns des autres par la forme, sont similaires quant au fonds, et ont tenu une grande place dans la littérature botanique et médicale du XIV^e et du XV^e siècle.

(1) Outre les éditions que nous venons de citer, la Bibliothèque de Lyon possède celles de Vicence (1490), de Venise (1511, 1519, 1534, 1536, 1542) et l'édition française de 1539.

(2) Les éditions suivantes furent imprimées à Nuremberg et à Cologne en 1483, à Strasbourg en 1491, 1492, et 1505. Une traduction en français par Jean Corbichon parut à Paris en 1525 ; d'autres en langue hollandaise à Harlem en 1585.

Nous voulons parler des traités des Simples désignés sous les titres d'*Herbarius*, de *Grant Herbiere en francoys*, d'*Herbolario volgare*, d'(H)*Ortus sanitatis* ou *Jardin de santé*. Sur la foi de quelques historiens, nous avons dit (*Histoire des Herbiere*, p. 3) que tous les susdits *Herbaria* sont des variantes de l'*Herbolario volgare* composé au milieu du XIV^e siècle par Giacomo Dondi de Padoue.

Après un examen approfondi de cette question historique, nous avons eu une nouvelle occasion de reconnaître la sagesse de l'antique maxime qui recommande de « ne jamais jurer aveuglément sur la parole du maître ». En effet, nous avons constaté que le *Promptuarium medicinae, sive de aggregatione medicamentorum* de G. Dondi est un catalogue des Simples classés d'après leurs vertus thérapeutiques et ne contient aucune description.

L'auteur renvoie pour plus ample information aux écrits anciens et récents où l'emploi thérapeutique de chaque Simple est savamment et longuement expliqué. Le *Circa instans* de Platearius est un de ceux que cite le plus souvent notre Aggregator patavinus. Le *Promptuarium medicinae* n'est donc pas, à proprement parler, un *Herbarium* (1).

(1) L'ouvrage de G. Dondi fut imprimé sous le titre de *Promptuarium medicinae*, à Venise en 1481 et sous celui d'*Aggregator* en 1543 et 1576. C'est un volume in-folio de 220 pages dont le texte est disposé en trois colonnes.

Il est divisé en dix livres portant les titres suivants : 1^o de primis virtutibus ; 2^o de secundis virtutibus ; 3^o de tertiis virtutibus ; 4^o de praeparantibus ad sanativam partem ; 5^o de aegritudinibus universalibus ; 6^o de pertinentibus ad partem decorationis ; 7^o de dispositionibus chirurgiae pertinentibus ; 8^o de pertinentibus ad venena et animalia venenosa ; 9^o de pertinentibus ad inaninata et animata ; 10^o de nominibus medicinarum deserviens omnibus auctoribus nominatis.

G. Dondi nous apprend que son *Promptuarium medicinae*, à la composition duquel il travailla pendant un grand nombre d'années, fut achevé en 1355 : « *Opus quidem hoc, longis retro temporibus inchoatum, completum est per me artium et medicinae doctorem, magistrum Jacobum Paduanum anno domini 1355.* » Au lieu de cette date, Meyer a écrit dans sa *Geschichte der Botanik* (IV, p. 178) celle de 1385. Puisque G. Dondi est mort en 1359 il n'a pas pu mettre la dernière main à son ouvrage en 1385.

Nous avons nous-même commis un pareil *lapsus calami* (p. 45, 47 et 50) dans notre *Histoire des herbiere* lorsque nous avons dit que Jacques Daléchamps a enseigné la médecine à Lyon depuis l'année 1522. — C'est 1552 qu'il faut lire. — Daléchamps ne pouvait pas être en 1522 professeur à l'École de médecine de Lyon, car à cette date il n'avait que neuf ans. Que celui qui n'a jamais omis de corriger une faute typographique dans ses ouvrages nous jette la première pierre !

En outre, lors même qu'on le rangerait, ainsi que l'*herbolario volgare* que nous ne connaissons pas et qui a été aussi attribué à G. Dondi, dans la catégorie des *Herbaria*, ces deux ouvrages ne peuvent être considérés comme le type primitif des *Herbaria*, puisque, indépendamment du livre d'Apuleius Platonius, il existait au commencement du XIII^e siècle un *Herbarium* plusieurs fois cité par Vincent de Beauvais, comme nous l'avons dit plus haut, et aussi par l'auteur de l'*Ortus sanitatis*.

Nous ne savons pas si le *Grant Herbier en francoys translaté du latin* est une traduction exacte de cet ancien *Herbarium*, ainsi qu'on peut le supposer d'après l'affirmation de son auteur qui dit l'avoir *translaté du latin*. Quoi qu'il en soit à cet égard, nous tenons pour certain que le *Grant Herbier en francoys* est un des monuments les plus intéressants de la littérature botanique du XIV^e siècle.

Avant de décrire le *Grant Herbier*, il importe d'établir que l'auteur n'a pas eu la prétention de produire une œuvre originale, mais seulement une compilation tirée des écrits des médecins arabes et salernitains. C'est en effet ce qui ressort du titre mis en tête du livre :

« *Le Grant herbier en francoys contenant les qualitez : vertus et proprietes des herbes : arbres : gommés : semences. Extraict de plusieurs traictez de medecine : comme de Avicenne : Raxis : Constantin : Isaac : Plataire. Selon le commun usaige. Et a ete nouvellement imprimé à Paris par Jaques Nyverd.* »

Toutes les éditions du *Grant Herbier* sont conformes et consistent en un in-4^o dont le texte avec gravures xylographiques est imprimé en caractères gothiques sur deux colonnes. Les unes se composent de 176 feuillets contenant en moyenne 41 lignes par page, les autres de 108 feuillets contenant 46 lignes par page, plus une table sur 12 feuillets.

Des deux exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque de Lyon, l'un, plus ancien, ne porte pas de date et a le frontispice orné de la marque de Guillaume Nyvert, telle qu'elle est reproduite par Brunet dans le *Manuel du libraire* (tome II, p. 1707) ; l'autre, plus récent, est daté de 1525 et a le frontispice orné de la marque de Jacques Nyverd représentant un arbre au sommet

duquel est la Sainte Vierge, et au-dessous la devise : *soli Deo honor et gloria*.

A la dernière page se trouve la formule indiquant la fin de l'ouvrage, suivant la coutume des imprimeurs de ce temps : « *Cy finist le Grant Herbiere translate de latin en francoys* »... Le reste comme dans le titre.

L'ouvrage est divisé en 475 chapitres et contient sur le texte lui-même 304 gravures d'une simplicité telle qu'elles semblent avoir été dessinées par un enfant qui, pour la première fois, aurait essayé de tracer sur un papier les contours d'une plante. Assurément, sans l'étiquette que les éditeurs ont eu soin de placer près de chaque image, il serait tout à fait impossible de reconnaître les objets que l'artiste a voulu représenter (1).

Dans le tableau qu'on verra plus loin nous avons indiqué 264 chapitres du *Grant Herbiere* qui ont été en partie copiés dans le *Liber de simplici medicina* de Platearius.

On aura une idée de la conformité des deux textes par l'exemple suivant des phrases mises au commencement du premier et du second chapitre dans l'un et l'autre ouvrage.

1^{er} chapitre de *liber de Simplici medicina* de Platearius

Aloes calidæ et siccae complexionis est in secundo gradu. Aloes ex succo herbae fit quae herba suo nomine Aloen appellatur. Haec autem herba non solum in India, Persia et Graecia, vel etiam in Apulia reperitur. Aloes tria sunt genera: cicotrinum, hepaticum, caballinum. Fit autem Aloes hoc modo: herba teritur, succus exprimitur, ad ignem ponitur quousque buliat, et postquam bulierit ab igne removetur, soli exponitur et exsiccatur. etc.

1^{er} chapitre du *Grant herbiere en francoys* imprimé

Aloen est de chaulde et seche complexion au second degré. Aloen est du jus d'une herbe qui est ainsi appelée Aloen, mais nous l'appelons cymbre. Ceste herbe ne croist pas seulement en Inde, Perse, ne Grece mais en Puille. Et sont trois manieres d'Aloen: cicotrin, epatic, cabalin. Et est fait Aloen en ceste maniere: l'herbe est pillée et en espraint on le jus, puis est mis au feu jusques a tant qu'il bouille, et quant il boult on le oste du feu et est mis au soleil seicher. etc.

(1) Parmi ces images, il en est deux figurées aussi dans l'*Ortus sanitatis*, qui, moins grossières que les autres, représentent, l'une la Mandragore mâle, l'autre la Mandragore femelle, que vendaient sur les places publiques certains charlatans (Voyez nos *Recherches historiques sur les mots « plante mâle et plante femelle »* p. 30.)

2^e chapitre

Aloes lignum est calidum et siccum in secundo gradu. Reperitur in magno flumine superioris Babyloniae cui jungitur fluvius paradisi, unde quidam dicunt quod in cacuminibus montium locorum desertorum circa supra dictum locum existentium oritur hoc lignum, quod impulsu venti aut temporis vetustate cadit in fluvium. Habitantes circa flumina à praedictis montibus remotissimi, immissis rotibus, in flumina ligna intercipiunt. etc.

2^e chapitre

Aloes c'est bois qui est appelle Aloes et est chault et sec au second degré. Le bois est trouve en ung fleuve de haulte Babylone auquel sadjousté ung des fleuves de paradis terrestre, et dient aucuns que par la roideur de ce fleuve ce bois est amené. Les autres dient que es lieux devant ditz es montaignes désertes croist ce bois et que par la force des vents ou par la vieillesse des arbres ce bois chet en celle rivière. Les abitans sur icelle rivière bien loing dicoulx monts mettent retz en leaue et peschent ce bois, etc.

Outre le *Grant Herbar*, on connaît d'autres *Herbaria* publiés, les uns sous le titre d'*Herbarius*, les autres sous celui d'*Ortus sanitatis* ou *Jardin de santé*. La plus ancienne édition de ce dernier ouvrage a été imprimée à Mayence, en 1491, par Jean Meydenbach, successeur de Schaeffer qui avait été l'associé des fondateurs de l'imprimerie de Mayence, nous voulons dire de Fust et de Gutenberg. Elle contient 453 feuillets et un grand nombre de gravures sur bois.

Une autre édition, que nous avons actuellement sous les yeux, porte la date de 1517 et contient 355 feuillets dont le texte en caractères gothiques est disposé sur deux colonnes, avec des gravures xylographiques d'une simplicité presque aussi naïve que celles du *Grant herbar*, mais beaucoup plus nombreuses. La première partie, consacrée aux herbes et aux arbres, se compose de 530 chapitres sur 201 feuillets ; la seconde traite des animaux ; la troisième des oiseaux ; la quatrième des poissons ; la cinquième des pierres. Vient ensuite un traité des urines occupant 8 feuillets et suivi d'une table générale en 16 feuillets.

L'auteur de cette compilation annonce dans la préface qu'il a mis largement à profit les œuvres des médecins et naturalistes de l'antiquité, celles des Arabes, puis les travaux de Constantin, de Platearius, d'Albert-le-Grand et de Vincent de Beauvais. Il ajoute qu'il a aussi utilisé les observations, faites par un savant et noble personnage pendant de longs voyages à travers l'Europe, la Palestine, l'Arabie, l'Assyrie et l'Egypte. La mention de Vincent de Beauvais, mort en 1264, et d'Albert-le-Grand,

mort en 1280, prouve que l'*Ortus sanitatis* n'a pas été composé avant la fin du XIII^e siècle, Les citations empruntées à Platearius ne sont pas toujours indiquées ; cependant en tête de plusieurs d'entre elles l'auteur a eu soin d'écrire : *Pla.* ou *Platea.* et plus rarement *Platearius in libro de simplici medicina*, comme, par exemple, au commencement du chapitre consacré à l'*Agnus castus* (1).

Le dernier compilateur dont nous allons parler est Matthaeus Silvaticus de Mantoue, lequel a composé, vers 1336, un traité de médecine intitulé *Pandectae medicinae* et dédié à Robert, roi de Sicile (2). Le titre de *Pandectae* (recueil) indique suffisamment que Matthaeus Silvaticus, laissant de côté toute prétention à l'originalité, avait seulement pour but de présenter à ses lecteurs un résumé de l'enseignement botanique et médical des maîtres. Aussi n'hésite-t-il pas à mettre en tête de chaque paragraphe le nom de l'auteur auquel il fait un emprunt, et notamment ceux de Dioscoride, Pline, Galien, Oribase, Paul d'Ægine, Rufus, Averroes, Avicenne, Mesue, Razis, Isaac, Theod. Priscianus, Serapion, Nicolas dit Praepositus, Constantin, Albert-le-Grand (à propos des matières minérales) et Simon de Gênes. Bien qu'il ait copié 67 passages du *Liber de simplici medicina*, il ne cite que deux fois le nom de Platearius à l'occasion du *Garyophyllum* et du *Sempervivum* (chap. 330, fol. 97, Append. fol. 169 B de l'édition lyonnaise de 1541). Cette réticence est d'autant plus surprenante que notre compilateur

(1) Outre les deux éditions latines que nous venons de citer, d'autres portent le titre d'*Herbarius* ; telles sont celles de Mavenco en 1484 ; de Padoue (ou Passau suivant quelques historiens) en 1485 en 1486 ; de Vicence en 1491 ; de Venise en 1499, 1502 et 1509.

Nous n'avons pas vu les éditions en langue hollandaise imprimées à Anvers en 1482, 1484, 1538 ; — ni les éditions en langue italienne imprimées à Venise en 1522, 1536, 1539 et 1540.

En ce qui concerne les autres éditions, sans date ni lieu, des *Herbarii* (ou mieux *Herbaria*) et de l'*(H) ortus sanitatis*, on consultera le *Thesaurus literaturae botanicae* par Pritzel, 2^e édition, pages 362 à 367.

(2) Les *Pandectae medicinae* furent imprimées à Bologne et à Naples en 1474, à Venise en 1478, 1480, 1489, 1498 et 1523, puis à Lyon en 1478 et 1541. L'édition de 1541 est la meilleure, parce que Martin de Sospitello y a mis une table alphabétique du nom latin de chaque Simple avec renvoi au folio où le même nom est répété en tête du chapitre. Dans les autres éditions, la plupart des chapitres commencent *ex abrupto* par le nom arabe du médicament. Grâce à cette addition, les *Pandectae medicinae* sont très utiles à consulter lorsqu'on veut connaître la concordance synonymique des noms latins avec les noms arabes des Simples.

devait, mieux qu'aucun autre, connaître les ouvrages du célèbre professeur salernitain, puisqu'il avait lui-même étudié la médecine à Salerne (1).

L'édition lyonnaise de 1541 se compose de 716 chapitres sur 172 feuillets dont le texte sur deux colonnes, sans figures intercalées, est imprimé en caractères gothiques. A la suite du 716^m chapitre, l'auteur a ajouté un appendice contenant la description de 36 médicaments simples qu'il avait omis dans son ouvrage.

Afin de compléter notre démonstration, nous avons formé un tableau où dans une colonne verticale sont énumérés les noms des Simples décrits par Platearius, puis sur des lignes horizontales les noms des compilateurs qui ont copié, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment, soit des paragraphes entiers du *Liber de simplici medicina*, comme l'ont fait Vincent de Beauvais (indiqué dans le tableau par la lettre V) et l'auteur du *Grant Herbier* (H), soit quelques phrases seulement, comme c'est le cas de Barthélemy de Glanville (B), de Pierre de Crescenzi (P), de l'auteur de l'*Ortus sanitatis* (O), et enfin de Matthæus Silvaticus (M).

Nous avons choisi de préférence ces compilateurs d'abord à cause de leur grande notoriété et ensuite parce qu'ils ont vécu, les uns au XIII^e siècle, les autres au XIV^e siècle, c'est-à-dire à une époque peu éloignée de celle à laquelle florissait le grand coryphée de l'École salernitaine. Nous aurions pu ajouter aussi à notre liste Arnould de Villeneuve (mort en 1314), qui dans ses Commentaires sur les Aphorismes de l'École de Salerne (*de conservanda bona valetudine*, Paris, 1555), a cité l'opinion de Platearius à propos de plusieurs Simples, notamment dans les paragraphes consacrés au *Pulegium*, au *Nasturtium*, au *Che-lidonium*; — puis Christophorus de Honestis, lequel, dans ses Commentaires sur l'Antidotarium de Mesue, a souvent invoqué l'autorité du professeur de Salerne; — enfin, pour clore une énumération qui pourrait être démesurément longue, notre Compatriote Symphorien Champier. Dans ses *Silvae medicinales de Simplicibus* (Lugduni, 1507), le fondateur de l'École de

(1) Dans le chapitre 110, folio 37 B (édition de 1541), Matthæus Silvaticus dit : « *et ego vidi eos Bruculos Salerni anno dominicæ incarnationis, 1297.* »

médecine de Lyon rappelle ce qu'a dit Platearius touchant les vertus de la Bistorte, du Fer, de la Manne, du Sisymbrium, du Spodium, et de la Scabieuse.

Aloes.....	V	B H O M	Bistorta.....	P	H M
Aloes lignum.....	V	H O M	Bdellium.....		B H O
Æs ustum.....	V	H	Cyclamen.....	V	H O M
Aurum.....	V	B H M	Camphora.....	V	H O M
Assa foetida.....	V	H O	Coloquintida.....	V	B H O
Argentum vivum.....	V	B H O	Cassia fistula.....	V	B H O
Agnus castus.....	V P	B H O M	Cassia lignea.....	V	H O
Alumen.....	V	H O M	Cuscuta.....	P	H
Apium.....	P B	H O M	Cardamomum.....	V	H O
Apium cerefolium.....		H	Cerusa.....	V	H O
Amylum.....	V	H O M	Capparis.....	V	B H O M
Antimonium.....		H O M	Calamentum.....	V P	B H O
Acacia.....	V	H O	Centaurea.....	V P	B H O
Agaricus.....	V	H O M	Castoreum.....	V	B H O M
Anethum.....	V P	H O M	Cubebe.....	V	H O
Asphodelus.....	V P	H	Capillus Veneris.....	V P	H O
Allium.....	V P	H O	Cupressus.....	V	B H O
Acorus.....	V	H M	Cinnamomum.....	V	B H O
Ammoniacum Gummi.....	V	B H O M	Chamaedrys.....	V	H O
Anisum.....	V P	H O	Chamaepitys.....		H O
Absinthium.....	V P	B H O M	Carvi.....	V	H O
Anacardus.....	V	H	Cyminum.....	V P	B H O M
Amygdalus amarus.....	V P	H	Crocus.....	V P	B H O
Aristolochia.....	V P	H O M	Cicuta.....	V P	H O
Ambra seu Sperma Ceti.....	V	H O M	Cyperus.....	V	H O
Artemisia.....	V P	H O M	Cataputia.....	V P	H O M
Acotum.....	V	H	Calamus aromaticus..	V	B H O
Alcanna.....	V	H O	Corallus.....		H M
Auripigmentum.....		B H M	Crithmon seu Cretanus	P	H O M
Asphaltum vel Bitu- men.....		H	Costus.....	V	H O
Arnoglossa vel Plan- tago.....	V P	H O M	Cantabrum.....		H M
Avena.....	P B	H O	Colofonia.....	V	H O M
Abrotonon.....	V P	H O	Cucurbita.....	V P	H O M
Asaron.....	V	H O	Chelidonium.....	V P	B H O
Ammi.....	V	H O	Coriandrum.....	V P	B H O
Aron.....	V P	H M	Calx.....		B H
Anagallis.....			Cepa.....		H O
Asparagus.....	V P	H O	Diagridium.....	V	H
Balsamus arbor.....		H O M	Dragacanthum vel Tra- gacantha.....		B H O M
Bolus armeniacus.....		H M	Daucus.....	V P	H O
Balaustia.....	V	H O	Dragantium seu Vi- triolum.....		H
Borago.....	V	H O M	Dictamnus.....	V P	B H O
Baucia vel Pastinaca..	V	H	Endivia vel Cicho- rium.....	V P	H O
Borax.....	V	H	Enula campana seu Helenium.....	V P	H O
Betonica.....	V P	H O M	Epithymum.....	V	B H O M
Bernix ou Karabe.....	V	H O	Euphorbion.....	V	H O
Branca ursina.....	V P	H O M	Elaterium.....	V	H
Belirici.....	V	O	Esula.....	V	H O
Beta.....	V P	H	Eruca.....	V P	H O M
Berberis.....	V P	H O	Ebulus.....	V P	B H O M
Belliculus marinus... V		H O M			

Eupatorium.....	H O	Mandragora.....	P B H O
Emblicus.....	V H O	Meum vel Meu.....	P H O
Flammula.....	V P H O	Malum cydonium....	V H O
Ferrum.....	V H	Malum granatum....	V H O
Fumaria seu Fumus-		Malum Marcianum....	H O
terræ.....	V P B H O M	Marrubium.....	V P H O
Filipendula.....	V H O M	Malabathrum.....	
Fraxinus.....	V P B H O	Mel.....	H O
Fœniculum.....	V P B H O	Muscus.....	H
Fœnum grœcum....	V P H O M	Mirobolanum.....	V H O M
Garyophyllum.....	V H O	Macis.....	V H O
Garyophyllata....	V P H O M	Myrrha.....	V H O
Gentiana.....	V P H O	Majorana.....	V P H O
Galanga.....	V H O M	Melissa.....	V H O
Galbanum.....	V B H O	Morus.....	V P B H O
Gummi arabicum...	V H O	Nardus celtica.....	V B
Gith.....	V B H	Nasturtium.....	V P H O M
Granum solis.....	H	Nitrum.....	V B H O
Gallitrichum.....	V H O	Nenufar.....	V P H O
Galla.....	V H O	Nigella.....	V P H O M
Genestula.....	V H O	Nux moschata.....	V B H O
Gallia moschata...	H	Nux indica.....	H O
Hepatica.....	V P H O M	Nux vomica.....	H O
Hæmatites lapis...	V B H	Ocimum.....	V P H O M
Hermodactylus....	H O	Opoponax.....	V H O
Hippoglossum.....	V O	Opium.....	V H
Hordeum.....	V H O	Origanum.....	V P H O
Hyoscyamus.....	V P H O	Oxyphœnicia vel Ta-	
Hyssopus.....	V P H O	marindus.....	V H
Helleborus.....	V B H O M	Os cordis Cervi....	V H O
Hypoquistide.....	V H O	Os Sepiæ.....	V H O
Iris.....	V P H O	Olibanum.....	H
Juniperus.....	V B H O	Polygonum vel San-	
Ladanum.....	H O	gunaria.....	V H O
Liquiritia vel Glycy-		Pyrethrum.....	V H O
rhiza.....	V P H O M	Piper.....	V H O
Lapis lazuli.....	H	Paconia.....	V H O
Lilium.....	V P B H O	Papaver.....	V P B H O
Lycium.....	V H O	Peucedanum.....	V P H O
Linozostis vel Mercu-		Potroselinum.....	V P B H O
rialis.....	V H	Pollicaria seu Conyza.	V H O
Lingua avis.....	V H O	Pinea.....	V B H
Lapathum.....	V P B H O M	Prunus.....	V P H
Lithargyrum.....	V H	Psyllium.....	V P H O
Lactuca.....	V P H O	Polypodium.....	V P H O
Lupinus.....	H O	Petroleum.....	H
Laurus.....	V H O	Paritaria vel Vitreola.	V P O M
Lentiscus.....	P B H	Portulaca.....	V P H
Lenticula.....	H	Pulegium.....	V P O M
Laureola.....	V P H O	Pirus.....	V P
Levisticum.....	P H O	Pomum citrinum....	V M
Lapis magnetes....	V H	Passula uva.....	V
Myrtus.....	V P H O	Pistacia.....	V
Manna.....	V H O	Plumbum.....	V H
Melilotus.....	V P H O M	Polium.....	H O M
Malva.....	V P B H O M	Pix.....	V H O
Mastix.....	V H O	Phu.....	V H
Mentha.....	V P B H O M	Rosa.....	V P B H O
Margarita.....	V B H	Raphanus.....	V P H O
Mumia.....	H M	Radix.....	V H O

Rheu barbarum	V	H O M	Stincus	H
Rheu ponticum	V	H O M	Scordium	P H
Rubea	V	H O	Sapo	H
Ruta	V P	H O	Sabina	V P H O
Rosmarinus	V P	H O	Saxifraga	H O
Rubus	V	B H O	Sal	B H
Scamonia	V	O	Sal ammoniacum	H
Spica nardi	V	H O	Sal gemma	H
Solatrum seu Strycnon vel Morella	V P	H O	Scabiosa	V P H O
Storax	V	B H O	Serpentaria vel Dra- contium	V P B H
Squilla, Scilla vel Cepe marina	V P	H O	Salvia	V P H O
Sambucus	P B	H O	Senecio	V P H O
Sumac	V	H O	Sene	V H O
Sandalos		H O	Serpyllum	V P H O
Staphis agria		H O	Satureia	V P H O
Serapinum vel Saga- penum	V	H O	Tamariscus	V P H O
Sempervivum	V P	H M	Tithymalus	V H O
Seseli vel Siler mon- tanum	V P	H O	Terra sigillata vel Chi- molea	H
Sulphur	V	B H O	Turbith	V H O
Sanguis draconis	V	H O M	Thapsia	V P H O
Squinantum	V	H O	Tapsus barbatus	V P H O
Sinapi	P	H O	Tartareum	V H
Sarcocolla	V	H O	Terebinthina	H O
Stœchas	V	H O	Tetrahit	V P H
Sisymbrium	V P	H O M	Viticella	V H O
Satyriion	V P	H O	Viola	V P H O
Sponsa solis sive Inty- bum	V P B H O		Vitrum	H O
Spodium, Ossa ele- phantis		H O	Virga pastoris	V P H O
Struthium	V P	H	Zinziber	V H O
			Zuccarum vel Saccha- rum	V H O
			Zeduar	V B H O

RÉCAPITULATION

Vincent de Beauvais	220
Pierre de Crescenzi	107
Barthélemi de Glanville	59
Grant Herbar en francoys	264
Ortus Sanitatis	211
Matthaeus Silvaticus	67

Par les explications ci-dessus présentées il est donc parfaite-
ment établi que, depuis le XIII^e jusqu'au XIV^e siècle, Platea-
rius a été unanimement considéré comme le plus illustre maître
de l'École de Salerne. Il est certain que ses écrits touchant la
Matière médicale ont eu une notoriété plus grande que ceux de
son prédécesseur Constantin, dit l'Africain, et ont été cités par
tous les compilateurs, immédiatement après les ouvrages de
Dioscoride, de Galien et des médecins arabes.

Il n'était d'ailleurs pas superflu de donner une démonstration
de l'influence considérable que les travaux de Platearius ont

exercée en leur temps sur la littérature botanique et médicale (1), puisqu'elle a été complètement méconnue par les historiens de la Médecine et de la Botanique, lesquels consacrent à peine quelques lignes à rappeler l'existence d'un médecin inconnu de Salerne (*ignotus homo medicus Salernitanus*, comme dit Haller *Bibl. botan.* 1, 221), appelé par les uns Jean Platearius, par les autres Mathieu Platearius, auquel on attribue trois traités de médecine composés, suivant certains érudits, par trois auteurs distincts, dont le premier aurait vécu au XII^e siècle, le second au XIII^e, le troisième au XIV^e siècle (2).

O Gloire! ne serais-tu qu'un vain mot! Quoi, cet homme dont le nom, durant sa vie et longtemps après sa mort, a été prononcé avec honneur par les cent bouches de la Renommée, est tombé dans le plus complet oubli, au point qu'il a été, pour ainsi dire, découvert en 1857 par un érudit allemand. Suivant les traces de Meyer, un savant italien a déclaré, en 1886, qu'il a eu la bonne fortune de trouver un manuscrit de l'un des trois ouvrages de Platearius, et il a cru qu'il serait intéressant d'en donner un commentaire. Enfin nous-même, venons actuellement ajouter le résultat de nos recherches à celles de nos deux prédécesseurs, en vue de réhabiliter la mémoire oubliée du Maître salernitain qui a eu le mérite de propager en Europe la tradition botanique et médicale dont les Arabes avaient été jusqu'alors les seuls dépositaires et interprètes.

En méditant sur les causes de cet injuste délaissement, nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'il ne s'agit pas d'un cas isolé, mais bien d'un fait général dans l'histoire des œuvres de l'esprit humain. On constate en effet que parmi les ouvrages qui ont eu en leur temps une grande renommée, les uns, surtout ceux qui

(1) Il importe de ne pas oublier que l'autonomie de la Botanique, conçue d'abord par Aristote et réalisée ensuite par son disciple Théophraste, fut perdue depuis la mort de ce dernier jusqu'à la fin du XV^e siècle, de telle sorte que durant cette longue période l'étude des plantes resta intimement liée à la Matière médicale. Nous faisons cette remarque afin que les botanistes ne nous reprochent pas d'avoir traité un sujet étranger à l'histoire de la science qu'ils cultivent.

(2) Il est juste d'ajouter que Meyer, mieux informé que ses prédécesseurs, n'hésite pas à déclarer que les trois écrits de Matth. Platearius sont pour les botanistes la manifestation la plus importante de l'Ecole de Salerne. (*Gesch. der Botan.* III, 506). Après une telle déclaration nous sommes surpris que le savant historien de la Botanique n'ait consacré que cinq pages à l'examen de l'œuvre du Maître salernitain. Il est vrai que si Meyer avait été plus explicite, notre travail n'aurait pas eu de raison d'être.

se rapportent aux sciences physiques, chimiques et biologiques, vieillissent vite et tombent enfin dans l'oubli ; les autres, particulièrement ceux qui concernent les arts et les belles-lettres, conservent jusqu'à nos jours leur ancienne réputation. Nous avons alors compris la profonde justesse de la remarque exprimée par Buffon dans son *Discours à l'Académie française*. Oui, l'histoire montre que la pérennité n'appartient qu'aux œuvres remarquables par la beauté de la forme, indépendamment de la valeur intrinsèque du fond. Car, ainsi que l'a dit l'illustre académicien, « la quantité des connaissances, la singularité des faits, la nouveauté même des découvertes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent sont écrits sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront, parce que les connaissances, les faits et les découvertes s'enlèvent aisément, se transportent et gagnent même à être mis en œuvre par des mains plus habiles. Les ouvrages bien écrits seront les seuls qui passeront à la postérité. »

Toutefois il importe de tirer de cette proposition, vraie dans sa formule générale, une conséquence non prévue par Buffon : c'est que les ouvrages concernant les Mathématiques, la Physique, la Chimie et les Sciences biologiques « ne passeront pas à la postérité » comme les ouvrages purement littéraires, parce que, par suite des progrès incessants de la science, ils ne tardent pas à être dépassés par d'autres mieux faits, et ensuite parce qu'ils ne peuvent être embellis des grâces du style, dans le sens ordinaire de cette expression. Qui oserait jeter à pleines mains des fleurs de rhétorique dans la démonstration des rapports du carré de l'hypoténuse avec les deux autres côtés du triangle rectangle, ainsi que dans la description des diverses espèces d'Escargot et de Pissenlit ! En pareille matière, le fond est la chose importante, et il suffit, en ce qui concerne la forme, que le style soit clair et précis.

Le sort des ouvrages de Buffon est une preuve de ce que nous venons d'avancer. Personne aujourd'hui n'étudie la Zoologie et la Géologie dans sa volumineuse *Histoire naturelle* ; cependant quelques pages admirablement écrites ont été réunies sous le titre de *Morceaux choisis* de Buffon, pour être proposées aux élèves comme des modèles de style noble et harmonieux.

Au regard des historiens, Buffon fut un naturaliste qui, en son temps, a rendu de grands services en vulgarisant la con-

naissance des animaux ; pour nous et pour la postérité il est et sera toujours un éminent littérateur (1).

Il y a longtemps qu'on n'étudie plus la Botanique dans le *Species plantarum* de Linné, ni la Mécanique céleste dans l'*Astronomia seu Physica cœlestis* de Képler, non plus que dans les *Principes de physique mathématique* de Newton. On n'apprend plus aujourd'hui la Chimie dans les ouvrages de Lavoisier, qui pourtant ne remontent pas à plus d'un siècle en arrière. Si tel a été le sort des travaux des plus grands parmi les inventeurs, il est facile de prévoir quel sera celui des recherches faites par les savants de second et de troisième ordre.

Bien différente est la destinée des chefs-d'œuvre artistiques et littéraires. Tant qu'il y aura des hommes de goût sur la terre, la Minerve du Parthénon et le Moïse qui orne l'église de Saint-Pierre-ès liens à Rome perpétueront la gloire de Phidias et de Michel-Ange.

Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Horace ne se trompait pas lorsque, devant le jugement de la postérité, il a osé dire de ses œuvres :

Exegi monumentum aere perennius.

Nous ne nous risquerons pas à rechercher s'il faut plus de génie pour découvrir les lois du monde physique et pour utiliser

(1) Nous venons de relire ces *Morceaux choisis* et, malgré le vif plaisir que nous a procuré cette lecture, nous n'hésitons pas à soutenir que le style tour à tour solennel et gracieux de Buffon ne convient pas à un ouvrage d'histoire naturelle. Au surplus, nous constatons qu'il n'est plus de mode aujourd'hui d'écrire des traités de Géologie et de Zoologie suivant la manière de l'illustre écrivain.

« La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats, » etc.

« Lorsque dans un beau jour de printemps nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le bélier en bondir, le taureau en mugir, » etc.

« Qu'elle est belle cette nature cultivée ! Que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! Il en fait lui-même le principal ornement et la production la plus noble. Tout marque dans l'homme sa supériorité sur les autres êtres vivants : il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie, annoncent sa noblesse et son rang, » etc.

à notre profit les forces naturelles que pour donner une forme agréable aux pensées et aux sentiments. Faute de critérium, il nous est impossible de décider si le mérite du savant qui, après de longues observations et expériences, est parvenu à augmenter notre bien-être, l'emporte sur celui de l'homme de lettres dont les productions charment notre esprit aux heures de loisir et de l'artiste dont les œuvres embellissent nos cités et nos demeures. Nous admettons volontiers que toutes les grandes et belles manifestations de l'esprit humain sont d'égale valeur. Cependant, à considérer la durée de la gloire qui revient à leurs auteurs, combien les unes pèsent plus que les autres dans la balance de la justice distributive. Aussi, n'étaient certains motifs qu'il serait trop long de développer à cette place, nous serions presque tenté de dire à ceux qui, comme nous, ont versé du côté le moins avantageux, c'est-à-dire dans l'étude des sciences physiques, chimiques et biologiques : Très chers frères, voulez-vous acquérir une gloire impérissable, faites des statues et des monuments, composez des poèmes, des romans, des pièces de théâtre, sonnez même des sonnets, pourvu qu'ils soient de bonne facture ; Boileau, le solennel auteur de l'*Art poétique*, vous y invite :

Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Au surplus, Oronte vous apprend qu'il ne faut pas plus d'un quart d'heure pour composer un sonnet :

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire,

D'où l'on peut conclure que si les virtuoses qui excellent en cet art délicat et charmant ne produisent pas un plus grand nombre de sonnets, c'est de leur part pure coquetterie.

Craignez-vous que la Muse ne daigne pas vous inspirer et préférez-vous persévérer dans la voie où vous êtes entrés ? Dans ce cas, soyez-en bien convaincus, vous irez avec vos livres croupir au fond des eaux paisibles du Léthé, heureux si dans quelques siècles un de nos pareils, touché de compassion, s'avise de vous repêcher et vient ensuite, comme nous l'avons fait en faveur de Platearius, solliciter que votre nom soit inscrit dans le Temple de Mémoire. Toutefois, il est présumable qu'il sera de plus en plus difficile d'obtenir cet honneur, à cause du nombre toujours croissant des adeptes de la science. Il n'est pas donné à

tout le monde d'être, comme Platearius, le chef d'une École et le promoteur d'un mouvement scientifique.

Un ancien juif, estimant qu'il est plus facile de fonder la morale sur l'égoïsme individuel tempéré par l'intérêt social que sur la considération abstraite du beau, du vrai et du juste, disait à ses compatriotes : « Honorez le médecin, parce que vous aurez besoin de son secours. » (Eccles. 38). Nous sera-t-il permis de vous prier humblement de ne pas trop mépriser les patients travailleurs qui, sans profit et sans gloire, se dévouent à la tâche de bibliographe et de biographe, car peut être un jour l'un d'eux tirera vos ouvrages et votre nom d'un injuste oubli.

II

La démonstration de la thèse que nous nous étions proposée est faite; cependant nous avons, à dessein, négligé de discuter quelques questions secondaires, de peur d'alourdir notre argumentation, déjà chargée de nombreuses citations de dates et de textes. Plus libre maintenant dans notre allure, nous allons réparer nos omissions.

Il est prouvé par le témoignage de Gilles de Corbeil cité précédemment, que l'auteur des *Glossae super Antidotarium Nicolai* est Matthaeus Platearius, célèbre professeur de l'École de Salerne. Comme les compilateurs qui, postérieurement à Gilles, ont copié des chapitres du *Liber de simplici medicina* n'ont jamais accompagné le nom de Platearius de son prénom, on pourrait supposer que peut-être ce dernier ouvrage a été écrit par un autre Platearius. Cependant, il nous semble que, dans ce cas, les susdits compilateurs n'auraient pas manqué de distinguer par leur prénom les divers écrivains portant le même nom patronymique. Or, puisque tous disent simplement PLATEARIUS, on est en droit de conclure qu'en réalité il n'existait pas d'autre auteur de ce nom que l'illustre Matthaeus Platearius, chef de l'École de Salerne, dont la louange a été chantée par son élève Gilles de Corbeil.

Pourquoi donc Platearius a-t-il été appelé Joannes par les éditeurs qui ont joint ses œuvres à celles de Mesue (Venise, 1502 et 1623) et à celles de Serapion (Venise, 1497, 1499, 1530; Lyon, 1512, 1536)? Cette erreur nous paraît être le résultat d'une fausse interprétation de deux phrases des Commentaires

de Platearius sur l'*Antidotarium* de Nicolas dit Praepositus :

« *Lapidem Aurea frangit. Nota secundum doctrinam Joannis Platearii, quum dari debet calculosis, quum conficitur removeatur Opium* (folio 160 B). — Ce qui signifie que, suivant l'opinion de Jean Platearius, il faut s'abstenir de mettre de l'Opium dans le remède dit *Aurea*, lorsqu'on veut administrer celui-ci à des calculeux dans le but de dissoudre les calculs vésicaux.

« *Nota quod magister Copho et magister Joannes de Platea in hoc erant gemelli, quia fere omnes alii de Esdra discordabant* (folio 175 A). L'auteur des Commentaires veut dire que, relativement à la préparation de l'opiat inventé par le prophète Esdra, Copho et Jean Platearius étaient du même avis, pendant que tous les autres médecins étaient en désaccord (1).

Les éditeurs des œuvres de Platearius auront probablement cru que, dans ces deux phrases, l'auteur des Commentaires a parlé de lui-même et en ont conclu que son prénom est *Jean*. Cette interprétation nous semble inadmissible, parce que dans le cas où Platearius aurait voulu, comme on l'a supposé, rappeler la doctrine professée par lui, il aurait dit, soit à la première personne de l'indicatif présent : « Sur ce point, je suis du même avis que Copho » ; ou à la troisième personne du présent indicatif (2) : « Platearius est du même avis que Copho. » On ne

(1) L'*Aurea* était composé des drogues suivantes : Asaron, Carpobalsamon, Hyoscyamus, Garyophyllum, Opium, Myrrha, Cyperus, Balsamon, Cinnamomum, Zedoar, Zingiber, Costus, Corallus, Cassia lignea, Euphorbion, Tragacantha, Thus, Meum, Styrax, Saliunca, Cardamon, Seseli, Saxifraga, Anethum, Anisum, lignum Aloes, Rhabarbarum, Alipta, Castoreum, Spica, Galanga, Opopanax, Anacardus, Mastix, Sulphur, Paeonia, Eryngium, Rosa, Thymus, Acorus, Pulegium, Aristolochia longa, Gentiana, Mandragora, Chamaedrys, Phu, Bacca Lauri, Ammi, Daucus, Macropiper, Leucopiper, Xylbalsamon, Carvi, Amomum, Petroselinum, Levisticum, Ruta, Sinon, Aurum, Argentum, Margarita, Blecta byzantia, Os de corde cervi, limatura Eboris, Calamus aromaticus, Pyrethrum, Mel et Vinum.

Comme on le voit, 69 drogues simples entraient dans la composition de l'*Aurea*. L'opiat du prophète Esdra était encore plus compliqué et se composait de 141 drogues que nous nous abstenons d'énumérer et dont on pourra lire la liste dans l'*Antidotarium* de Nicolas, si l'on veut avoir une idée de la polypharmacie en usage chez les médecins arabes et chez leurs successeurs jusqu'au XII^e siècle.

(2) Matthaeus Platearius parle quelquefois de lui à la troisième personne, comme on le voit dans la phrase suivante : « Magister vero Platearius tam diu bullire fecit cum syrupo. » Glossae super Antid. folio 176 A.

« Dixit autem Matthaeus de Platea quod postquam oxymel laxativum servaverat per iij vel iij, illum secure donabat acute febricitantibus. » Ibid., folio 181 B.

« Sic liberatus est magister Matthaeus Platearius et mater magistri Pla-

comprend pas pourquoi il aurait employé l'imparfait du temps passé : « Copho et Jean Platearius *étaient* du même avis, alors que tous les autres médecins *étaient* en désaccord. »

En outre, la remarque de notre Matthaeus relativement au *consensus* de Copho et de Jean Platearius sur un point de doctrine médicale s'explique parfaitement, puisque ces deux médecins étaient contemporains (1).

Qu'est donc ce Jean Platearius qui vivait au commencement du XII^e siècle en même temps que Copho ? Il est, suivant nous, le père de notre Matthaeus qui se plaît à invoquer son autorité en plusieurs passages de ses écrits, comme on va le voir par les citations suivantes :

« *Meus pater Platearius ea (Trypheria) utebatur cum opio Mironis* ». Glossae folio 187 B.

« *Pater meus aliter conficiebat vomitium Patriarchae*. Ibid. folio 189 A.

« *Pater meus post omnia remedia solebat ponere lethargicum in balneo de calidis herbis facto, ut vel eam solveret vel phrenesim induceret* » Practica brevis. Folio 171 B.

« *Hoc pater meus beatæ memoriæ fecit* » Ibid. Folio 176 B. Il s'agit de l'incision des abcès du pharynx en cas de suffocation imminente.

« *Dentur electuaria humectantia et electuarium patris mei ad restaurationem humectationis* » Ibid. Folio 176 B. Gilles de Corbeil a aussi parlé de cet électuaire (III, 745).

Bien plus, la grand'mère de Matthaeus exerçait aussi la médecine : « *Solummodo licinio tali madefacto in oleo et extincto mater Joannis Platearii liberavit quamdam nobilem*. » *De simpl. medic.* Folio 189 B.

Il résulte évidemment de ce qui précède que, d'après les données historiques, nous ne connaissons d'une manière certaine que deux médecins du nom de Platearius. Le premier, Jean Platearius, n'a rien écrit, car s'il en eût été autrement, son fils, si respectueux pour sa mémoire, n'aurait pas manqué de citer

tearii. » *De simpl. medic.* 193 A. « *Hoc remedio (Struthio) Platearius fuit liberatus* » *de simpl. medic.* folio 209 B.

(1) Moyer a parfaitement démontré que Copho vivait au commencement du XII^e siècle (*Gesch. der Bot.* III, 508). D'autre part, nous savons que Matthaeus enseignait la médecine à Salerne au milieu du XII^e siècle, d'où il suit que son père, Jean Platearius, était contemporain de Copho.

les titres de ses ouvrages ; le second, Matthieu Platearius, est l'auteur des trois traités dont il a été souvent question dans le présent travail et dans lesquels ont largement puisé tous les compilateurs du XIII^e et du XIV^e siècle (1).

Comme on le voit, Platearius ne s'est pas borné à présenter un résumé de la médecine d'après les écrits des naturalistes de l'antiquité, des médecins arabes et de son prédécesseur Constantin, il a encore ajouté à l'héritage laissé par ses devanciers les résultats de ses observations personnelles et de l'expérience accumulée dans sa famille pendant deux générations. A ce titre, ses ouvrages ont une originalité qui manque à ceux de Matthæus Silvaticus et des autres compilateurs.

III

Après avoir lu dans l'introduction du *Liber de simplici medicina* (*Circa instans*) le programme des questions que l'auteur s'est proposé de traiter successivement, on s'attend à trouver ensuite un traité complet de *Matière médicale* ; mais on éprouve

(1) Ne voulant dissimuler aucun argument contraire à notre thèse, nous devons citer un passage de la *Practica brevis* (fol. 177 B) qui semblerait prouver qu'il s'agit du susdit traité de médecine s'appelait Matthæus et non Joannes, comme nous le soutenons. Voici cette phrase : « *Jam pluries probavi hæc vera esse, et nunquam deceptus sum. In Sinone comite hæc expertus sum ego et magister Matthæus Platearius.* »

Pour résoudre cette difficulté, il suffit de considérer que cette dernière phrase est en contradiction manifeste avec les deux passages, cités plus haut, des *Glossæ super Antidotarium* (160 B et 175 A) où le père de notre auteur est appelé Joannes ; de sorte que si la dénomination indiquée dans ce dernier ouvrage est exacte, comme le prouve la conformité avec celle qui a été donnée par Gilles de Corbeil dans la préface du poème de *compositis medicaminibus*, nous devons nécessairement conclure que la phrase de la *Practica brevis* a été altérée par les éditeurs des œuvres de Platearius. Partant de l'idée erronée que le prénom de celui-ci était Joannes, ils ont été conduits à corriger le manuscrit en mettant Matthæus au lieu de Joannes.

Les éditeurs des œuvres de Platearius ont encore donné une preuve de leur manque de clairvoyance lorsqu'ils ont dit à la fin de l'*Antidotarium* que les Commentaires sur l'*Antidotarium* ne peuvent avoir été écrits par Joannes Platearius, puisqu'on y trouve mentionnée l'opinion de médecins qui ont vécu longtemps après le célèbre professeur de Salerne (Matthæus Silvaticus, Gilbert l'Anglais, Barthélemy de Glanville) et même celle de Platoarius lui-même, comme on le voit dans la phrase suivante : « *Circa instans ait Ambra, id est sperma Ceti.* » Ils supposent que les *Glossæ* sont l'œuvre d'un critique allemand inconnu. Ils n'ont pas vu que ces citations se trouvent, non dans les Commentaires de Platearius, mais bien dans les paragraphes ajoutés par un commentateur, lequel a eu soin de mettre en tête de ceux-ci le titre *Additio*, afin d'établir une distinction très apparente entre ses gloses et celles de Platearius.

une grande déception, lorsqu'en lisant ce livre on constate que les Simples, même les plus usités, sont très brièvement décrits, comme si l'auteur s'était borné à tracer le plan de son œuvre au moyen de propositions courtes qu'il avait le dessein de développer plus tard. En outre, plusieurs chapitres sont réduits à quelques lignes et ne sont pas même esquissés. L'auteur n'aurait-il pas eu le temps de remplir son programme? Les éditeurs auraient-ils eu la main malheureuse dans le choix du manuscrit qu'ils ont fait imprimer? En faveur de la seconde hypothèse, on pourrait alléguer qu'il est difficile de comprendre comment un ouvrage présentant de nombreuses lacunes et péchant par une excessive concision de langage a pu atteindre à une aussi grande renommée. Au surplus, nous-même avons remarqué que plusieurs chapitres cités dans le *Speculum* de Vincent de Beauvais et dans l'*Ortus sanitatis* manquent à toutes les éditions du traité des Simples (1). Pour résoudre cette question, on a recherché dans les bibliothèques s'il n'existait pas quelque document à l'aide duquel on parviendrait à reconstituer l'œuvre complète du Maître de Salerne.

En 1837, Henschel découvrit dans la bibliothèque Magdalena, à Breslau, un manuscrit du XII^e siècle contenant la collection de trente-cinq traités de la Médecine salernitaine. Le premier de ces traités portait le titre de *Liber simplicium medicinarum* et avait cent quatre-vingt-cinq chapitres de plus et quatorze de moins que le *Circa instans* imprimé à Ferrare, à Venise et à Lyon (2).

Henschel, persuadé que le Codex de Breslau était le véritable texte du fameux ouvrage de Platearius, n'hésita pas à déclarer apocryphes les quatorze chapitres dont nous venons de parler et supposa qu'ils avaient été tirés de quelque autre livre par un copiste peu soucieux de la vérité historique et ajoutés au manuscrit qui a servi lors de l'impression du *Liber de simplici medicina*. Il est regrettable que Henschel n'ait pas publié le manuscrit de Breslau, car alors nous aurions pu juger si les cent

(1) Entre autres chapitres manquant au texte imprimé, nous pouvons citer ceux qui concernent les Simples suivants : Alcanna, Barba Jovis, Cucurbita, Fragaria, Gramen, Granum tinctorium seu Kermes, Gummi Lacca, Hemerocalles, Herba paralysis, Hippoglosson, Jacea.

(2) *Zeitschrift für Geschichte und Litteratur der Medicin*, in Janus, II, p. 65.

quatre-vingt-cinq chapitres qui manquent au texte imprimé du *Circa instans* sont entièrement inédits et d'ailleurs composés suivant la manière du célèbre professeur de Salerne ou si, au contraire, ils ont été empruntés à Serapion, à Mesue, à Avicenne, ou à quelque autre auteur dont les écrits nous sont parvenus. Nous aurions peut-être aussi pu trouver l'origine des quatorze chapitres qui, suivant Henschel, ont été ajoutés au *Circa instans*. Dépourvu de ce moyen de contrôle, nous ne pouvons savoir si le Codex de Breslau contient le texte complet du *Circa instans* de Platearius, ou s'il est une de ces compilations connues aux XII^e et XIII^e siècles sous le nom d'*Herbarius* ou mieux *Herbarium*. Nous penchons du côté de cette seconde hypothèse à cause de certains motifs que nous expliquerons plus loin à propos du manuscrit de Modène.

Vers l'année 1850, E. Meyer trouva dans la bibliothèque de Königsberg un manuscrit de l'*Arbolayre* ou *Grant Herbier translaté de latin en francoys*. Il se compose de deux cents feuillets petit in-folio écrits sur deux colonnes avec des dessins coloriés. A la fin, on lit : « Et pour éviter prolixité cy est la fin de ce livre en quel sont contenus les secrez de Salerne. » L'ouvrage est divisé en quatre cent soixante-trois chapitres dont deux cent cinquante-quatre sont en partie copiés dans le *Circa instans* de Platearius. D'autre part, Meyer constata que sur quatre cent soixante-huit chapitres du *Grant Herbier*, imprimé vers 1500 à Paris, par Alain Lotrian, deux cent cinquante-huit chapitres sont copiés en partie dans le *Circa instans*. En outre, dix-neuf chapitres du *Circa instans* manquent au Codex de Königsberg et quinze chapitres de ce même ouvrage ne se trouvent pas dans le *Grant Herbier* imprimé. Cette omission vient sans doute, dit Meyer, de la négligence du copiste. Parmi les chapitres qui ne sont pas tirés du *Circa instans*, quelques-uns sont probablement empruntés à Isaac, d'autres à Apuleius Platonius. Meyer aurait dû examiner si les quinze chapitres manquant à l'édition du *Grant Herbier*, qu'il a consultée (celle d'Alain Lotrian, imprimeur et libraire demeurant en la rue Neufve-Notre-Dame, à l'enseigne de lescu de France), ne se trouvent pas dans l'une des éditions imprimées à Paris par Guillaume Nyverd, Jacques Nyverd, Denis Janot et Jehan Janot. Nous croyons être d'autant plus autorisé à émettre ce soupçon, que les éditions de nous connues, celles de Guillaume et de

Jacques Nyverd, contiennent sept chapitres de plus que celle d'Alain Lotrian, dont s'est servi Meyer, soit quatre cent soixante-quinze chapitres au lieu de quatre cent soixante-huit. Aussi n'est-il pas surprenant que, sur ces quatre cent soixante-quinze chapitres, deux cent soixante-quatre soient en partie copiés dans le *Circa instans*, tandis que dans l'édition consultée par Meyer, la proportion est seulement de deux cent cinquante-huit copies sur quatre cent soixante-huit chapitres. Pour élucider cette question, il aurait fallu que nous eussions entre les mains toutes les éditions du *Grant Herbar*, y compris celle de Pierre Caron, la plus ancienne, afin de noter la provenance de tous les chapitres contenus dans les divers exemplaires de cet ouvrage. Il est possible que, outre la part déjà faite par nous de ce qui appartient certainement à Platearius et après avoir déterminé les emprunts tirés des écrits de Dioscoride, de Pline, de Galien, d'Avicenne, de Rasis, d'Isaac et de Constantin (emprunts hautement avoués par le compilateur du *Grant Herbar*), il serait resté un résidu qu'il nous eût été permis d'ajouter au contingent du professeur de Salerne. Déjà, en vue de cette statistique, nous avons noté plusieurs passages qui ont été copiés dans l'*Herbarium* d'Apuleius Platonius (1); mais nos recherches sur les origines du *Grant Herbar* sont restées incomplètes parce que le manuscrit de Kœnigsberg a été perdu.

Nous arrivons maintenant aux deux manuscrits de la Biblioteca Estense dont M. Jules Camus a donné une excellente description dans la Notice déjà mentionnée par nous à la première page du présent travail.

Dans le catalogue des manuscrits de la Biblioteca Estense se trouve sous le numéro 993, l'indication suivante : « *Dioscorides Tractatus de herbis, cum Platonis, Galieni et Macri hujusmodi a Barth. Mundsens. Cod. membran. cum figuribus coloribus depictis in folio saeculi XV.* Le bibliothécaire a ajouté en

(1) Parmi les chapitres tirés d'Apuleius Platonius, nous avons surtout remarqué ceux qui portent les titres suivants : *Althaea, Artemisia leptophyllos et A. tagetes, Betonica, Britannica, Buglossa, Chamaelcon, Crias, Echium seu Viperina, Hedera nigra, Pentaphyllon, Serpyllum.*

Il ne serait pas aussi facile de faire la part de ce qui revient à Isaac Ben Amram, médecin arabe du X^e siècle, dont les écrits, aujourd'hui perdus, ont été souvent cités par Ibn Baithar, par Serapion et par tous les compilateurs des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles.

1833 la remarque suivante: « Cet ouvrage est le texte complet du *Circa instans* (1). »

Le manuscrit se compose de quatre cent soixante-dix chapitres et de cent soixante-sept feuillets. Il est écrit en caractères gothiques sur deux colonnes et contient quatre cent soixante-dix dessins de plantes. Sur la première feuille on lit la première phrase du *Liber de simplici medicina* de Platearius: « *Circa instans negocium in simplicibus medicinis nostrum versatur propositum* »; puis sur le feuillet 142: « *Explicit tractatus herbarum Dioscoridis et Platonis atque Galieno et Macrone (Macer) translata manu et intellectu Bartholomaei minid' senis in arte speciarie semper infusus.*

Explicit cest Herbollaire
 Auquel a heu asses affaire
 Abourg. Il a este escript
 Mil CCCC cinquante et huit
 Et la escript cest tout certain
 Le patron de sa propre main
 Priés pour luy je vous en pryé
 Pour l'amour de la Compaignye
 Le petit pelous
 1458

Nous avons dit plus haut que le bibliothécaire de Modène n'a pas hésité, en 1833, à déclarer que le *Tractatus de herbis* est le texte complet du *Circa instans*. M. J. Camus, après une étude attentive de ce manuscrit et de toutes les questions qui s'y rattachent, s'est rangé à l'avis du bibliothécaire. Ces deux savants ont été sans doute conduits à la même conclusion par la ressemblance frappante du texte d'un grand nombre de paragraphes et quelquefois même de chapitres entiers du Codex de Modène et du *Liber de simplici medicina*. Déjà, en voyant reproduit sur la première feuille du manuscrit le prologue du *Liber* de Platearius (*Circa instans negocium*, etc.), ils ont dû être portés à soupçonner l'identité de ces deux ouvrages.

On croit aisément ce qu'on désire. Aussi, après avoir lu au

(1) Suivant M. Camus, ce Barthélemi Mini de Senis était probablement un compilateur qui s'était donné la tâche d'ajouter au texte du *Circa instans* quelques chapitres tirés de divers auteurs et, en outre, une longue synonymie des noms grecs, latins et arabes des plantes employées en médecine. Le Petit Pelous, qui a copié en 1458 le *Tractatus Herbarium*, ou Herbollaire, était un jeune Français venu en Italie pour y étudier la médecine.

commencement du Mémoire de M. J. Camus l'annonce de la découverte du texte complet du *Circa instans*, nous ressentîmes l'ineffable satisfaction du bibliophile qui vient de recevoir enfin un livre rare, depuis longtemps convoité par lui. Cette disposition favorable de notre esprit était encore augmentée par le penchant que nous avons à accepter avec confiance les opinions d'un savant qui sera un jour un des maîtres les plus autorisés en matière de critique historique, s'il persévère dans la voie où il est si heureusement entré.

Cependant, malgré l'impulsion de nos désirs et de notre sympathie, nous ne tardâmes pas à être sollicité en sens contraire après avoir lu le titre du Codex : « *Dioscoridis Tractatus de herbis, cum Platonis, Galeni et Macri a Bartholomaeo Mundsens.* »

De cet énoncé ne résulte-t-il pas manifestement que Bartholomeo Mini de Senis (Mino de Siena) a voulu composer un Traité des plantes, ou, comme dit le Petit Pelous, le copiste du manuscrit, un *Herbollaire*, en réunissant des fragments tirés de Dioscoride, d'Apuleius Platonius, de Galien, d'Emile Macer, et probablement aussi d'Avicenne, de Razis, d'Isaac, de Constantin et de Platearius ? Lorsque l'auteur assure que son ouvrage est une compilation, avons-nous le droit de soutenir que, sauf un minime alliage, le bijou qu'il nous offre est en or pur de Salerne, façonné par la main du grand artiste Platearius ?

En vain alléguerions-nous que peut-être le véritable titre de l'*Herbarium* de Bartolomeo Mino a été perdu, puis arbitrairement remplacé par celui qui se trouve actuellement en tête de l'ouvrage, car nous savons que le compilateur du *Grant Herbier* imprimé à la fin du XV^e siècle a positivement dit de son livre : *extraict de plusieurs traictez de medecine, comme de Avicenne, de Razis, de Constantin, d'Isaac et de Plataire* ». Or ce *Grant Herbier translate de latin en francoys* est la version du *Tractatus herbarum* de Bartolomeo Mino.

Outre le *Tractatus herbarum*, M. J. Camus a trouvé à la Biblioteca Estense une copie du *Grant Herbier translate de latin en francoys*. C'est un volume in-folio en caractères gothiques du XV^e siècle qui, sauf quelques variantes insignifiantes, est identique au *Grant Herbier* imprimé à Paris par Guillaume Nyverd, puis par Jacques Nyverd. Il a appartenu à un nommé Durfe qui a écrit en tête du Codex « *Livre des Simples* ».

Comme dans le texte imprimé à Paris on a mis à la première page la traduction du prologue du *Circa instans* de Platearius : « En ceste presente besoingne cest nostre propos et intention de traiter des simples medicines, etc. » A la fin on lit la formule déjà citée plus haut à propos du manuscrit de Kœnigsberg : « Et pour eviter prolixite cy est la fin de ce livre en quel sont contenus les secretes de Salerne. » Le texte est accompagné de dessins plus finement exécutés et d'un coloris plus vif que ceux de l'*Herbarium* de Bartolomeo Mino de Siena. De même que dans le *Grant Herbier* imprimé, quatre chapitres de l'*Herbarium* (*Baxillus*, *Pes leporinus*, *Spongia*, *Terra sigillata*) manquent au manuscrit français. Au contraire, huit chapitres de celui-ci (*Fuligo*, *Gummi Lacca*, *Seseli*, *Staphisagria*, *Sistra*, *Saliunca* et *Trifolium*) ne se trouvent pas dans le Codex latin. Il est bien regrettable que le manuscrit du *Grant Herbier* de la Bibliothèque de Kœnigsberg ait été perdu par la négligence de quelque emprunteur, car il aurait été très intéressant d'abord de le comparer avec le manuscrit de la Biblioteca Estense, puis de noter les variantes de l'un et de l'autre Codex en regard du texte du *Grant Herbier* imprimé. Ces différences, insignifiantes au fond dans ce cas particulier, ont quelque importance au point de vue philologique et auraient pu contribuer à la connaissance des diverses formes du vieux langage francoys.

Le *Tractatus herbarum* de Bartolomeo Mino n'est donc pas, comme l'a cru M. J. Camus, le texte complet du *Circa instans* de Platearius, mais bien une de ces compilations faites au XV^e siècle sous le titre de *Herbarium* et qui furent traduites en hollandais, en italien et en françois (1). Nous sommes surpris que cette conséquence ait échappé à la perspicacité du savant professeur de Modène, puisqu'il a pris la peine de collationner les textes des deux manuscrits de la Biblioteca Estense avec celui du *Grant Herbier traduit de latin en francoys*. Mieux qu'aucun autre, notre érudit confrère a pu constater que les deux manuscrits et le livre imprimé sont, malgré quelques variantes, un seul et même ouvrage. Or, nous savons pertinemment que le *Grant Herbier en francoys* est une compilation tirée, non seulement des écrits de Platearius, mais aussi de ceux de plusieurs autres

(1) Voyez dans le *Thesaurus literaturae botanicae* de Pritzel la liste de ces *Herbaria* (pages 362 et 363).

médecins, et notamment, ainsi que le dit l'auteur lui-même, d'Avicenne, de Razis, d'Isaac Ben Amram et de Constantin. En outre, n'eussions-nous pas été prévenus par le compilateur, il serait possible de trouver l'origine des 475 chapitres du *Grant herbier*. Déjà nous avons établi que 264 d'entre eux sont en partie copiés dans le *Circa instans*. Nous pouvons aussi indiquer la provenance de la plupart des autres.

Chapitres en partie copiés dans la *Matière médicale* de Dioscoride.

Acanthum, Adiantos, Galbanum, Faba graeca, Lens, Rapa, Salix.

Ch. copiés dans *Herbarium* d'Apuleius Platonicus.

Agrimonia, Apium Risus vel Herba scelerata, Althaea, Artemisia leptophyllos et A. tagetes, Betonica, Britannica, Buglossa, Chamaeleon, Chamaemelon seu Chamomilla, Cannabis, Cotyledon, Crias, Hedera nigra, Hippuris, Leontopodium, Pentaphyllon, Satyrion, Serpyllum, Urtica, Verbena seu Hierobotane vel Peristereon, Xiphion sive Spatula foetida.

Ch. copiés dans le traité de *Herbarum virtutibus* d'Æmilii Macer.

Atriplex, Lolium, Porrum, Urtica.

Ch. copiés dans la *Matière médicale* de Paulos Æginetes.

Amomum, Anthera, Fraxinus, Scabiosa.

Ch. copiés dans le *Traité des Simples* (perdu) d'Isaac Ben Amram.

Atriplex, Avellana, Beta, Castanea, Caulis, Cicer, Citrullus, Cucumer, Cucurbita, Doronicum, Faba, Ficus, Fungus, Lens, Lactuca silvestris, Lingua avis sive Fraxini semen, Melo, Mespilus, Milium, Nux, Oleum, Oliva, Oleum, Porrum, Palma vel Dactylos, Panicum, Persica, Rapa, Radix, Risum, Scabiosa, Sebesten, Spinacia, Triticum, Urtica, Uva (1).

(1) Le compilateur du *Grant Herbier* paraît avoir beaucoup emprunté à Isaac qu'il cite souvent et notamment dans les chapitres consacrés à *Cucurbita*, *Ficus*, *Lens*, *Lini semen*, *Melo*, *Melongena*, *Radix*, *Saccharum*, *Sisania*. Ces passages sont d'ailleurs entièrement conformes à ceux qui ont été attribués à Isaac par Vincent de Beauvais, Barthélemy de Glanville, Pierre de Crescenzi, Matthaous Silvaticus et autres compilateurs.

Il cite des phrases de Dioscoride à propos de *Cepa*, *Coriandrum*, *Faba*, *Fumaria*, *Galbanum*, *Lactuca silvestris*, *Lens*, *Milium vel Cenchrus*, *Oliva*, *Satureia*, *Serpyllum*, *Salix*.

Il cite des passages de Galien à propos de *Cepa*, *Citrullus*, *Faba*, *Oliva*, *Risum*.

Il cite Hippocrate à propos de *Bryonia* et de *Cicer*; et Avicenne dans les

Ch. copiés dans le *Liber de gradibus* de Constantin l'Africain.

Amygdalao amarae, Bedegart, Narcissus.

Au surplus, voulant donner à nos lecteurs la preuve que dans les exemples cités précédemment il s'agit, non d'une paraphrase, mais bien d'une copie, nous reproduisons, à titre de spécimen (*a duobus disce omnes*), deux fragments de chapitres tirés, l'un du poème d'Æmilius Macer, l'autre du *Liber de gradibus* de Constantin, et nous mettons en regard la traduction en françois de l'auteur du *Grant Herbier*.

ÆMILIUS MACER.

Graecus Acalephen, nos Urticam vocitamus
 Fervida non modice vis illi dicitur esse.
 Unde nec immerito nomen sumpsisse videtur
 Tacta quod exurat digitos urtica tenentis.
 Haec solet ictericos cum vino sumpta juvare.
 Illius semen colicis cum melle medetur,
 Et tussim veterem curat si saepe bibatur.
 Frigus pulmonis pellit, ventrisquetumorem.
 Omnibus his prodest pulvis cum melle ju-
 gatus,
 Aut succus viridis cum vino saepius haustus
 Cum sale de foliis ejus factum cataplasma.
 Ulceribus prodest et vulnera sordida purgat
 Et contra morsus valet hoc cataplasma ca-
 ninos,
 Hoc caneros, et parotidas, luxataque curat.
 Hocque: reformatur caro quae discessit ab
 osse

Et solet humores hoc dessicare nocentes.

Suivent 31 autres vers.

Grant Herbier en françois.

Urtica Ortie les Grecs lap-
 pellent Acalife.... Elle a vertu
 moult chaulde car quant ont la
 touche elle herd et point et
 lappelle on Urtica. Elle vault
 contre jaunisso en ceste ma-
 niere : soit lherbe cuite en vin
 et quon le boive il rend la cou-
 leur merueilleusement. Contre
 toux ancienne soit cuyte la se-
 mence en eau et y soit mis du
 miel et quon le boive il garist
 la toux. Si oste la froidure du
 polmon et l'enfleure du ventre..
 Item les feuilles broyees avec
 sel puis mises sus ulceres ou
 playes plaines de boue ou or-
 dure ils les garissent. Le mesme
 vault contre morsure de chien
 et chancre et rejoint la chair
 separee des os et seche les hu-
 meurs nuisans etc., etc.

chapitres concernant *Faba*, *Cepa*, *Melo*, *Nux*, *Portulaca*, *Prunus*, *Persica* et *Urtica*.

En lisant dans le *Grant Herbier* les chapitres qui, par hypothèse, auraient été omis dans le *Circa instans* imprimé, nous n'avons pas reconnu la manière didactique et aphoristique, le style concis du professeur de Salerne, lequel enseigne d'après sa propre expérience et celle de son père, et ne rappelle que très rarement l'opinion des auteurs de Traités de Matière médicale. En effet, nous n'avons trouvé dans le *Circa instans* que les citations suivantes : Constantin aux chapitres de l'*Aloes*, p. 186 B; de la *Centaurea*, 193; du *Chelidonium*, 195 B; de l'*Ocimum*, 204 B. — Galien, chapitre concernant la *Cepa*, 195 B. — Dioscoride, chapitre consacré au *Balsamus arbor*, 190 B.

CONSTANTIN : *de gradibus Liber.*

Bedigar frigidus in primo gradu mediocris inter siccitatem et humiditatem, et stomachum confortat, febrem diurnam mitigat. Prodest contra spasmodum qui fit ex stomachi defecatione. Masticata et super morsum reptilium imposita, dolorem mitigat. Radix ejus valet contra fluxum sanguinis et ventris. Quae cataplasmata membra confortat. Unde expellit humores ad ea defluentes, humidum etiam apostema dissolvit. De cujus apozemate os si fuerit lotus, dolorem dentium amputat, etc.

Grant Herbar en francoys.

Bedegart cest espio blanche — elle est froide au premier degre mais elle est moyenne entre moyte et seiche... Elle conforte lestomac et apaise longues fievres et vault contre la cheute des membres qui viennent de la defecation de lestomac — et sion la mascho puis met sur morsures de bestes venimeuses elle apaise la douleur. Elle vault contre flux de ventre et quant elle est chauffee et mise sur les membres elle les conforte et reboute les humeurs courans a iceulx membres. Elle degaste humeurs et espart les apostumes moites. Si on lave la bouche deaue ou elle aura cuyt elle apaise la douleur des dens, etc., etc.

Outre les chapitres dont la plus grande partie est empruntée à un ou à deux auteurs, il en est d'autres qui sont composés au moyen de phrases extraites des écrits de Dioscoride, de Galien, d'Avicenne, et surtout d'Isaac Ibn Amram. Il serait fastidieux de donner ici le détail de cette compilation bigarrée. Au surplus, en insistant davantage, nous semblerions nous être donné la tâche, assurément trop facile, de démontrer à l'aide d'un grand luxe de preuves que l'auteur de l'*Herbarium* latin et son complice, le traducteur francoys, ne se sont pas trompés eux-mêmes ou n'ont pas voulu tromper leurs lecteurs, quand ils ont déclaré que leur livre est une compilation extraite des ouvrages des médecins grecs, latins, arabes et salernitains.

La reproduction, au commencement de l'*Herbarium* latin et du *Grant Herbar*, du prologue du *Liber de simplici medicina* de Platearius, ne tire pas à conséquence, car un compilateur qui, de son aveu, emprunte à un auteur deux cent soixante-quatre chapitres ou paragraphes, ne doit pas se faire scrupule de lui emprunter aussi la préface, lorsqu'elle lui semble parfaitement convenir à son *Herbarium* ou *Traité des Simples*.

Le texte complet du *Circa instans* du célèbre maître de Salerne est encore à trouver. Toutefois, suivant nous, la découverte de l'*Herbarium* de Bartolomeo Mino, dont nous ne connaissons jusqu'à ce jour que la traduction en francoys a une

importance considérable pour l'histoire de la Botanique et fait le plus grand honneur au savant professeur de Modène qui a su montrer fort habilement la corrélation de cet ouvrage avec le *Traité des Simples* de Platearius.

Nous sera-t-il permis d'exprimer un regret? M. J. Camus n'a publié que des fragments des deux Codex de la Biblioteca Estense. Or, on sait quel sort est réservé aux manuscrits. On ne connaîtra jamais le nombre de ceux qui, avant l'invention de l'imprimerie, ont été détruits par la main des hommes, par l'incendie, par les ravages des insectes et par les diverses causes de détérioration qui s'accumulent avec le temps. *Tempus edax rerum*, disait avec raison le poète Ovide. Parlerons-nous des voleurs? Ils ne sont pas rares parmi les collectionneurs de livres précieux (cette race est sans pitié); on a même vu des inspecteurs de bibliothèques dérober des manuscrits et des incunables, pour les vendre à quelque riche Anglais. Plus redoutables encore sont les emprunteurs négligents qui meurent avant d'avoir restitué les livres et les manuscrits qu'on leur avait confiés. Après leur mort, les paperasses sont données à la cuisinière pour allumer le feu; les livres sont vendus aux bouquinistes. Qu'est devenu le *Grant Herbier* manuscrit de Kœnigsberg?

Il importe donc de sauver de la destruction l'*Herbarium* latin de Bartolomeo Mino, et de l'imprimer en y ajoutant les variantes du manuscrit de Breslau. Plusieurs exemplaires du *Grant Herbier en francoys* existent encore dans les bibliothèques, mais l'*Herbarium* latin est inédit. Les *Herbaria* de Mayence (1484), de Passau (1435-86), de Vicence (1481) et plusieurs autres, qui d'ailleurs sont fort rares dans les bibliothèques publiques, appartiennent à un autre type.

L'Académie des sciences de Modène ne voudra pas sans doute laisser à d'autres sociétés savantes l'honneur de publier un des documents les plus importants de la littérature scientifique du XV^e siècle. Elle nous a déjà donné l'excellent commentaire du professeur J. Camus sur l'*Herbarium* de Bartolomeo Mino. Nos convoitises sont excitées, nous voulons l'*Herbarium* lui-même.

IV

Nous allons maintenant passer à un autre groupe d'*Herbaria* plus anciens, et dont celui d'Apuleius Plonicus est en quelque sorte le prototype. Ce médecin, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre auteur de l'*Ane d'Or*, a composé au IV^e siècle de notre ère un traité intitulé *De virtutibus herbarum* en cent trente chapitres, dont chacun contient la description d'une plante et l'indication de ses propriétés médicinales, des divers noms qu'elle a reçus et du pays où elle croît (1). Dans un tableau placé plus loin, on pourra lire l'énumération des espèces végétales décrites dans cet ouvrage (lettre A). Le *Traité des vertus des plantes* était souvent appelé *Herbarius* et était, dans ce cas, orné de dessins coloriés, à l'imitation de l'*Herbarium* du médecin grec Crataevus, dont Pline a parlé (XXV, 4; édit. Littré), Sprengel dit que Vossius possédait dans sa bibliothèque un exemplaire orné de figures de l'*Herbarium* d'Apuleius Plonicus copié au XI^e siècle. Plus tard, à une époque qu'il est impossible de préciser, fut composé un autre *Herbarium* (ou *Herbarius*) qui semble être une édition augmentée de celui d'Apuleius. Nous ne le connaissons que par les citations qui en ont été faites dans le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais et dans l'*Ortus sanitatis* à propos de plusieurs plantes et notamment de *Anchusa*, *Basilica*, *Capillus Veneris*, *Cerefolium*, *Chamaelea*, *Conyza minor*, *Lacterides*, *Lactuca leporina*, *Mandragoru*, *Millefolium*, *Phlomos*, *Nepeta*, *Origanum*, *Salvia*, *Senecio*, *Serpyllum*, *Tribulosa*, *Verbascum*. Nous avons constaté que le texte des paragraphes cités est conforme à celui du livre d'Apuleius, à l'exception de trois paragraphes qui manquent dans ce dernier et ont été empruntés à la *Matière médicale* de Dioscoride.

La même remarque a été faite par le professeur Piero Giacosa à propos d'un *Herbarium* manuscrit, qui est catalogué sous le titre de *Ricettario* (n^o 87) dans l'inventaire de la bibliothèque

(1) Il a été imprimé sous le titre d'*Herbarium Apuleii Platonici ad Marcum Agrippam* en 1493 à Rome, puis sous celui de *De virtutibus herbarum* en 1528 et 1543 à Paris, en 1528 et 1532 à Bâle, en 1533 à Strasbourg, en 1537 à Zurich, enfin en 1788 à Nuremberg. Il a été aussi imprimé en 1547 par un des Aldes de Venise dans le recueil intitulé *Medici antiqui*.

du Chapitre d'Ivrée (1). Il se compose de dix-neuf feuillets écrits sur deux colonnes et comprend dix-sept chapitres dont chacun porte au commencement un titre indiquant la spécialité thérapeutique à laquelle se rapportent les Simples qui y sont décrits. Ceux-ci, au nombre de cent cinquante-deux, sont la plupart d'origine végétale; neuf seulement appartiennent au règne minéral et trente-huit sont tirés des animaux, comme, par exemple, les diverses sortes de graisse, de chair, de bile et de sang (2).

Il est digne de remarque que des noms de plantes sont énumérés dans la table, suivant l'ordre adopté par Apuleius Platonius et que vingt-huit chapitres ont été copiés dans le traité *De virtutibus herbarum* de ce médecin. Le compilateur a aussi fait quelques emprunts à un *Herbarium* en vers latins hexamètres, composé vers la fin du IX^e siècle par Æmilius Macer, et souvent cité par tous les auteurs qui ont disserté sur la Matière médicale (3). Le poème *De virtutibus herbarum* de Macer mérite assurément la faveur dont il a joui auprès des médecins; ce n'est pas une de ces amplifications où l'auteur, sacrifiant le fond à la forme, s'est surtout appliqué à montrer son talent de versificateur, comme c'est le cas de Walafridus Strabus et d'Ægidius Corbolensis. Nous avons fait en français une traduc-

(1) A la même bibliothèque se trouve un autre manuscrit (n^o 92) contenant un catalogue de remèdes.

(2) *Un Ricettario del secolo XI esistente nell' Archivio capitolare d'Ivrea*, Notizie del professore Piero Giacosa in Memorie della R. Academia delle scienze di Torino, p. 643, t. XXXVII, 1886.

(3) Æmilius Macer n'est pas le premier médecin qui ait eu l'idée de chanter en vers les vertus des plantes. Un autre médecin, portant le même nom, avait déjà écrit un ouvrage de même genre. C'est de lui qu'Ovide avait dit : « Souvent le vieux Macer me lut ses Oiseaux et son Livre des Serpents venimeux où il fait connaître les Simples qui combattent les effets de la morsure de ces animaux ». (Trist. IV, X, 44). Nicandros de Colophon avait aussi composé sur le même sujet deux poèmes en vers grecs, les *Theriaca* et les *Alexipharmaca* (Voyez collection des *Poetae didactici et bucolici* publié par Didot, Paris, 1846).

Choulant a donné une bonne édition avec notes du poème d'Emile Macer et de plusieurs autres poèmes similaires de Walafridus Strabus, d'Otho Crononensis et de Joannes Folz (Leipzig, 1832). L'ouvrage de Macer a aussi été inséré dans la collection imprimée en 1547 à Venise par les Aldes, sous le titre de *Medici antiqui*. Dans le même recueil se trouvent encore le susdit poème de Walafridus Strabus, le Traité *de virtutibus herbarum* d'Apuleius Platonius, les *Traité de medicamentis* de Marcellus Empiricus et de Scribonius Largus, la *Médecine* de Celse, la partie botanique de l'*Histoire naturelle* de Plino et enfin divers traités de médecine de Caelius Aurelianus, de Theodorus Priscianus et de quelques autres auteurs dont les œuvres ne se rapportent pas directement à notre sujet.

tion libre de quelques chapitres de l'*Herbarium* de Macer, et nous pouvons assurer qu'après la suppression des chevilles servant à l'assemblage des pièces de l'édifice poétique, nous avons obtenu un Traité de botanique médicinale qui n'est point inférieur aux autres ouvrages de Matière médicale écrits au XIII^e et au XIV^e siècle. Nous connaissons plusieurs pièces de vers, et des plus vantées, qui ne résistent pas aussi bien à cette épreuve : dépouillées de la mesure, de la cadence rimée, des mots sonores et de tout l'appareil extérieur du langage des Dieux, il ne reste rien. C'est une musique sans idée : *sunt verba et voces, praetereaque nihil*.

L'*Herbarium*, ou traité de *virtutibus herbarum* de Macer se compose de soixante-dix-sept chapitres dont chacun est consacré à la description d'une plante. Le nombre total des vers s'élève à deux mille deux cent soixante-huit. L'*Hortulus* de Walafrid Strabon ne contient que quatre cent quarante-trois vers hexamètres répartis en vingt-cinq chapitres. Dans le tableau suivant nous présentons l'énumération des plantes décrites dans les *Herbaria* d'Apuleius Platonius (A), de Macer (M), de Walafrid Strabon (S), et dans le *Ricettario* d'Ivrée (R).

Absinthium ponticum.....	A M S	Balsamum.....	R
Absinthium marinum.....	A	Barba Jovis.....	R
Abrotonon.....	M S	Bardana major et minor..	R
Acetum.....	R	Batrachion.....	A
Acorus.....	A	Beta.....	R
Agaricus.....	R	Betonica.....	A M S
Agrimonia.....	A S R	Borago.....	M
Allium vel Scorodon.....	M	Boletus.....	R
Aloe.....	M R	Brassica sativa seu Caulis..	M
Althaea vel Hibiscus.....	A M	Br. silvestris seu Crambe..	A
Ambrosia.....	S	Brathys vel Sabina.....	A M R
Ammoniacum gummi.....	R	Britannica.....	A
Anesum.....	R	Bryonia, Vitis alba, seu	
Anothum.....	A M	Uva taminia.....	A
Antirrhinon seu Cynoc-		Buglossa.....	A M
phalon.....	A	Callitrichon vel Polytri-	
Apium.....	A M S R	chon.....	A
Aristolochia.....	A M R	Camphora.....	R
Artemisia.....	A M	Canna.....	R
Art. leptophyllos.....	A	Cannabis sativa.....	A
Art. tagetes.....	A	Cann. althaeoides.....	A
Arnoglossa vel Plantago..	A M R	Carduus silvestris.....	A R
Asarum.....	M R	Cassia.....	R
Asparagus agrestis.....	A	Celtica cortix.....	R
Aster.....	A	Centaurion majus et minus	A M R
Asphodelus seu Hastula		Cepa.....	M
regia.....	A	Cerefolium seu Pæderota..	A M S
Atriplex seu Atraphaxis..	M	Chamaeleon.....	A R
Avena silvestris.....	R	Chamaepitys.....	A

Chamaedrys.....	A M	Hyssopus.....	M R
Chamaedaphne.....	A	Inula campana vel Hele-	
Chamaemelum seu Chamomilla.....	A M	nium.....	A M R
Chelidonium.....	M R	Iris illyrica.....	M R
Cicuta.....	M R	Isatis.....	A
Cinnamon.....	M R	Ischas vulgo Gaisda.....	M
Colubrina vel Dragontea..	A M	Lactuca sativa.....	A
Comaros seu Fragus.....	A	Lact. silvestris.....	A M R
Corisandrum vel Corion... A M R		Lact. leporina.....	A
Costus rubens et subalbus.	M	Lagopus.....	A
Cotyledon seu Umbilicus Veneris.....	A	Larix.....	R
Crocus.....	R	Lathyris vel Chamaelea..	A
Crisios herba.....	A	Lapathum vel Rumex vulgo Paratella.....	A M
Cucurbita.....	S	Laurus.....	R
Cyclaminos.....	A	Leontopodium.....	A
Cyminum.....	M R	Libanum.....	R
Cynoglosson.....	A	Ligusticum.....	M S
Cyperus.....	M	Linum.....	R
Cryas.....	A	Lilium, Lirion vel Crinon.	A M S
Dactylus.....	R	Lolium.....	M
Dictamnus.....	A	Lupinus vel Thermos....	A
Ebulus vel Chamaeacte... A R		Malva silvestris.....	A M
Echium seu Viperina.... A		Mandragora.....	R
Elaterium vel Cucumis silvestris.....	A	Maurella seu Strychnos... M	
Eruca.....	M	Marrubium vel Frasion... A M S R	
Eriphium seu Ruta agrestis	A	Mastix.....	R
Esula.....	A	Mel.....	R
Faba.....	R	Melilotus.....	R
Filicina seu Radiola herba	A	Mentha sativa seu Hedyos-	
Foeniculum vel Marathron	A M S R	mos.....	A M S R
Foenum graecum.....	R	Mentha silvestris.....	A
Fruentum.....	R	Mercurialis sive Linozostis	A
Farina.....	R	Millefolium.....	A R
Fraxinus.....	R	Moly.....	A
Galanga.....	M	Narcissus vel Bulbus emeticus.....	A
Gallicrus herba.....	A	Nasturtium sive Cardamon	A M
Garyophyllum.....	M R	Nepeta vel Mentastrum sive Calamemtha.....	A M S R
Gentiana.....	A	Nux.....	R
Gladiolus.....	S	Nymphaea.....	A
Glycyrrhiza vel Liquiritia.	R	Ocimum.....	A
Hedera nigra seu Cissos melas.....	A R	Oenanthe.....	A
Hed. chrysocanthos.....	A	Oleum.....	R
Heliotropion vel Solago major.....	A	Opium.....	R
Hel. vel Solago minor....	A	Origanon.....	A M
Helleborus albus et niger..	M	Ostriago.....	A
Hieribulbus.....	A	Oxylapathon.....	A
Heptaphyllum.....	A	Papaver somniferum.....	M S R
Helichryson seu Basilica herba.....	A	Pap. silvestre vel Rhoetas..	A M
Hippuris vel Equisetum... A		Pap. aphrcdes sive Heraclios.....	A
Hyoscyamus vel Jusquiamus.....	A M	Pap. ceratites vel Mecon ceratites.....	A
Hippoglosson seu Daphne Alexandrina.....	A	Paeonia.....	A M
		Pastinaca sativa.....	A M R
		Past. silvestris sive Staphylinos.....	A M

Parietaria seu Helxine vel			Scilla sive Pancration....	A	R
Perdicalis herba.....	A		Sclarea.....		S
Pentaphyllon seu Quinqu-			Sempervivum vel Aizoon..	A	M
folium.....	A	R	Senecio sive Erigeron....	M	
Persica.....		R	Serpyllum.....	A	M
Personata vel Prosopis..	A		Sinapis.....	M	R
Petroselinon.....	A	R	Sisymbrium.....	A	
Peganon seu Ruta montana	A		Smyrnion vel Olus atrum.	A	
Peucedanon.....	A		Spica Nardi vel Nardus in-		
Piper album, longum et			dica.....	M	R
nigrum.....	M	R	Splenion.....	A	
Pix.....		R	Struthium vulgo Ostru-		
Polion.....	A		thium.....	M	
Porrum vel Prason.....	M	R	Strychnos manicos sive		
Polypodium.....		R	Apollinaris herba.....	A	
Prunus.....		R	Symphytum seu Consolida		
Portulaca vel Andrachne..	A	M	major.....	A	R
Polygonon seu Sanguinaria	A		Thus.....	M	R
Pulegium.....	A	M	Tithymalus 1° Characias,		
Pyrethrum.....	M		2° Amygdaloides.....	A	
Quercus.....		R	— 3° Helioscopios, 4° Myr-		
Raphanus.....		S	sinites, 5° Paralios....	A	
Reu ponticum.....		R	— 6° Cyparissias, 7° Den-		
Rosa.....	M	S	drodes, 8° platyphyllos.	A	
Rubus vel Batos.....	A		Tragacantha.....		R
Ruta hortensis.....	A	M	Urtica vel Acalephe.....	M	
Sambucus.....		R	Verbena seu Hierobotane		
Satyrium vel Cynosorchis..	A		vel Peristereon.....	A	M
Saxifraga seu Adianton			Viola.....	M	
nigrum.....	A		Xiphium.....	A	
Salvia sive Eleliphacos..	A	M	Zedoar.....	M	
Satureia vel Thymbra....	M		Zinziber.....	M	R
Scelerata herba seu Apium					
risus.....	A				

Explicit historia veterum herbariorum ex Dioscoride, Galeno.... Cy finist l'histoire des anciens herbiers extraicts de plusieurs traictez de medecine, comme de Ypocras, Dioscoride, Galien, Apulee Plato, Macer, Avicenne, Razis, Isaac, Constantin et Plataire.

Dans la présente étude, nous nous sommes efforcé de faire abstraction des connaissances actuelles en Botanique et de nous reporter par la pensée au temps où vivaient les auteurs des *Herbaria* dont nous avons écrit l'histoire. En effet, quiconque veut tracer le tableau du mouvement scientifique dans les temps passés doit en quelque sorte s'illusionner au point de croire qu'il a été le contemporain des hommes dont il étudie les ouvrages; c'est ainsi qu'il acquiert le sentiment archéologique sans lequel l'histoire des œuvres de l'esprit humain est absolument inintelligible. C'est surtout lorsqu'on veut juger les œuvres scientifiques qu'il importe de se placer au point de

vue *chronoscopique*, car, dans le domaine illimité des sciences d'observation, chaque siècle ajoute de nouvelles conquêtes à celles des siècles précédents. Cette nécessité de l'adaptation synchronique de notre vue est assurément moins impérieuse quand il s'agit d'apprécier les productions artistiques et littéraires, parce que les formes du beau étant peu nombreuses, les inventions esthétiques ne sont pas destinées à faire de grands progrès dans la suite des âges. Sans doute, grand serait le désappointement de celui de nos lecteurs qui, dépourvu du sentiment archéologique dont nous avons parlé, aurait la curiosité de contrôler nos assertions en parcourant les écrits de Dioscoride, de Pline, de Galien, d'Apulée, de Macer, d'Avicenne, de Mesue, de Sérapion et du Maître salernitain dont nous avons fait si grand bruit. Était-ce bien la peine, dirait-il, de venir nous conter la longue et ennuyeuse histoire de revenants si peu dignes d'intérêt ? Certainement, l'auteur de cette élucubration, sans profit pour l'avancement de la science, est un de ces naïfs louangeurs du temps passé, *Laudator temporis acti*, ou un pédant dont le seul but a été de faire étalage de son érudition et de montrer qu'il sait lire couramment le latin et qu'il balbutie le grec.

En premier lieu, il convient de remarquer que le rôle de l'historien n'est pas « de faire avancer la science » ; mais bien de constater ses progrès, de sorte qu'il serait souverainement injuste de demander à la critique historique d'autres enseignements que ceux qu'elle comporte. Secondement, personne aujourd'hui n'oserait dire avec Buffon que « *l'Histoire des animaux* d'Aristote est peut-être ce que nous avons de mieux fait en ce genre ». Actuellement il ne viendrait à la pensée d'aucun savant de comparer nos connaissances en Physique, en Chimie, en Zoologie, en Botanique et en Médecine avec celles de nos prédécesseurs dans les siècles passés. Même en ce qui concerne la Littérature et les Beaux-Arts, on ne s'occupe plus, depuis Voltaire, de la question de « prééminence entre les anciens et les modernes », si vivement discutée par Desmarest, Perrault, Fontenelle, Boileau, Racine, Madame Dacier, Saint-Evremond et Fénelon. Ces comparaisons boiteuses sont tout à fait démodées maintenant, du moins sous la forme trop générale qu'on leur donnait autrefois. Les professeurs expérimentés se bornent à exercer leurs élèves à établir des rapprochements entre les compositions faites sur le même sujet comme, par exemple, l'Iphi-

génie d'Euripide et l'Iphigénie de Racine, ou un apologue traité successivement par Esope, Phèdre et La Fontaine.

Au contraire, les ouvrages scientifiques composés à diverses époques ne sauraient être mis en parallèle. Jamais personne ne s'avisera de comparer la description d'une espèce végétale dans les anciens *Herbaria*, amalgames de Botanique et de Médecine, avec la diagnose si détaillée et si précise de l'un des habiles floristes du temps actuel, non plus que les notions de Physiologie végétale contenues dans l'*Histoire des plantes* de Théophraste avec celles des maîtres, nos contemporains. Est-ce à dire qu'il faille laisser dans un méprisant oubli les tâtonnements de la science phytologique durant la longue période d'enfance, c'est-à-dire jusqu'à la fin du XVI^e siècle? Nous ne le pensons pas et nous tenons pour certain que l'histoire des anciens *Herbaria* fournit un enseignement qui n'est point à dédaigner. En effet, il n'est pas sans utilité pour la direction ultérieure de nos études de rechercher pourquoi, pendant une durée de près de 2000 ans, depuis Théophraste et Dioscoride jusqu'à la pléiade des phytologues du XVI^e siècle (Brunfels, Tragus, Ruel, Fuchs, Matthiöle, Valerius Cordus, Gesner, Dodoens, Lobel, de l'Ecluse et Dalechamps), la Botanique n'a pas fait de progrès notable, si ce n'est en ce qui concerne l'accroissement du nombre des plantes connues. Certes, les hommes de génie n'ont pas manqué pendant cette longue période. Quel événement, quelle découverte a donc révolutionné notre science vers la fin du XVI^e siècle?

En 1583 fut imprimé à Florence un livre intitulé *De plantis libri XVI*.

L'auteur considérant que le nombre des plantes connues a été considérablement augmenté à la suite des observations faites dans les Indes orientales et occidentales par plusieurs voyageurs, et notamment par Garcia, Acosta et Monardes, déclare qu'il est absolument indispensable de classer les végétaux d'après leurs affinités naturelles et de renoncer aux arrangements arbitraires et artificiels, par ordre alphabétique des noms ou par catégories médicamenteuses, dont on s'est contenté jusqu'à ce jour. Après avoir nettement défini les espèces, il importe de grouper celles-ci en genres et les genres en classes, d'après la considération des ressemblances et des différences, la seule qui soit vraiment scientifique. Par conséquent, puisque les caractères organiques

sont la base d'une classification bien ordonnée, l'organographie végétale est le prélude nécessaire d'un traité de Botanique, ainsi que l'avait bien compris Théophraste.

Dépourvues de la faculté de sentir et de se mouvoir, les plantes ont une structure beaucoup plus simple que les animaux. Toutefois, bien qu'elles n'aient pas, comme ceux-ci, des nerfs, des muscles, des viscères, un cœur, des artères et des veines, elles ont cependant des canaux, particulièrement développés entre l'écorce et le bois, à travers lesquels circulent les sucs nutritifs puisés dans le sol et dans l'air; puis des tissus constituant les racines, la tige et les feuilles; enfin, un appareil propre à la reproduction de l'espèce, c'est-à-dire des fleurs et des graines. Pourtant, il en est comme les Champignons, les Lichens, les Algues marines, les Mousses et les Fougères qui n'ont ni fleurs, ni fruits. Chez celles-ci existent, à la face inférieure des feuilles, des corpuscules qui remplissent le même rôle que les graines. Dans les *Equiseta*, ces corpuscules occupent le sommet de la tige.

Dans la fleur et dans la graine il faut distinguer une partie accessoire servant d'enveloppe et une partie principale. L'enveloppe des fleurs simple ou double, verte ou colorée, tantôt tombe après l'anthèse, tantôt persiste autour du fruit. La partie essentielle se compose des *Flocci* (étamines au sens moderne) et des *Stamina* (pistil). Les *Flocci* portent au sommet de leurs filaments des corpuscules (anthères) contenant une poussière qui sert à féconder les *Stamina*. La partie accessoire des fruits est le péricarpe; la partie principale est le germe (embryon) entouré d'une amande. Dans quelques fruits, comme, par exemple, dans ceux du Pin, du Sapin et des autres Conifères, la graine est nue (Gymnosperme).

La logique veut que dans l'établissement des groupes de l'ordre le plus élevé, c'est-à-dire des Classes, on s'appuie sur les caractères organiques les plus importants et, par conséquent, sur la forme, le nombre et la position des graines. Les caractères tirés des organes accessoires, tiges, feuilles, enveloppes florales serviront à la constitution des genres.

Enfin restera une dernière classe, celle des Fougères, des Mousses, des Lichens, des Algues et des Champignons dont le caractère propre est de n'avoir ni fleurs, ni fruits.

Telle est la donnée fondamentale du *Traité des plantes de*

Césalpin, l'héritier direct de Théophraste, le père de la Botanique moderne. Désormais est close la période de ces *Herbaria* qui, tous, étaient une paraphrase de la *Matière médicale* de Dioscoride et le résumé de la Médecine de Galien. La Botanique a conquis définitivement son autonomie; les plantes sont étudiées pour elles-mêmes et indépendamment de l'utilité qu'on peut en retirer pour la préparation des ptisanes et des clystères.

Quoi! il a fallu que l'humanité attende jusqu'à l'année 1583 de l'ère chrétienne pour être en possession de vérités si simples!

C'est ce que démontre notre Histoire des anciens *Herbaria*.
